

JEAN THOMAS

CORRESPONDANT DU MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
CHARGÉ DE MISSIONS EN AFRIQUE PAR LE MINISTÈRE DES COLONIES ET LE MUSÉUM

A TRAVERS LE SUD TUNISIEN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES
MARITIMES ET COLONIALES - PARIS

f. O³ i
1069

A TRAVERS LE SUD TUNISIEN

PAR



JEAN THOMAS

CORRESPONDANT DU MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
CHARGÉ DE MISSIONS EN AFRIQUE PAR LE MINISTÈRE DES COLONIES ET LE MUSEUM

—
PRÉFACE DU GÉNÉRAL GOURAUD



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
184, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VI^e)

—
1930

Fol 0³ i

1069

LE GÉNÉRAL GOURAUD
MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR
DE LA GUERRE
GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS

HOTEL DES INVALIDES, LE avril 1929

Monsieur Jean THOMAS, qui a déjà effectué des missions en Algérie, au Maroc, en Guinée française et au Soudan, vient d'exécuter, à travers le Sud Tunisien, un voyage d'études qui lui a permis de rapporter les documents les plus intéressants.

Le voyageur ne s'est pas attaché seulement au côté pittoresque des dunes et des chotts : les pêcheries et les industries locales ont retenu son attention.

Il s'est rendu compte aussi au cours de son voyage, qui n'a pas été sans péripéties, de la vie sévère mais passionnément intéressante que mènent les officiers et les troupes dans l'Extrême-Sud.

C'est grâce à ces braves, comme on peut le voir dans le bel ouvrage de Monsieur Jean Thomas, que la paix règne dans ces régions naguère inaccessibles.

Gouraud

A TRAVERS LE SUD TUNISIEN

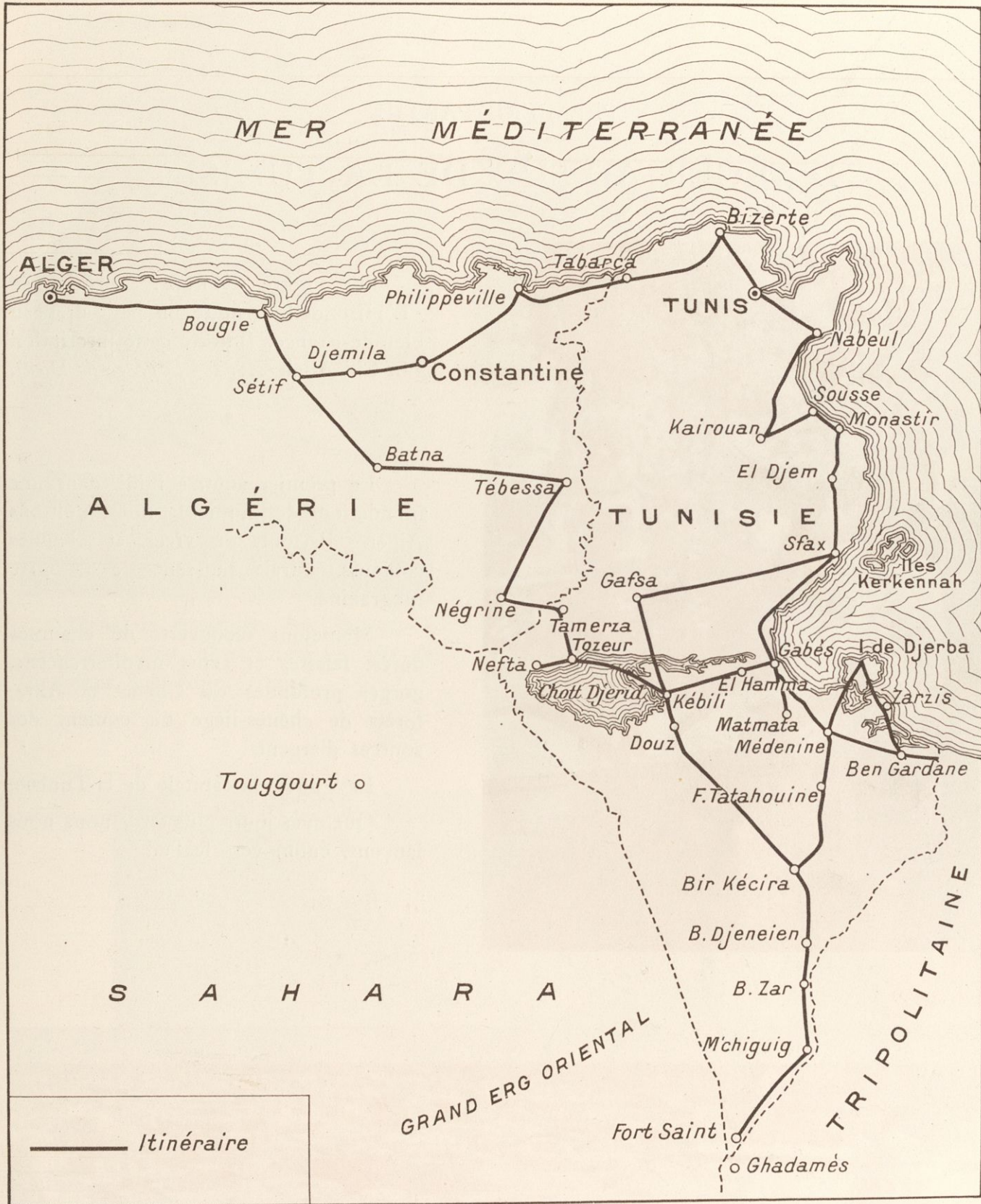
Du 1^{er} août au 17 décembre 1927, nous avons effectué un voyage d'études à travers l'Algérie et la Tunisie.

Ce voyage fut accompli à l'aide de la vaillante 6 C.V. avec laquelle nous parcourions, l'année précédente, les pistes du Maroc et une partie du Grand Erg Occidental jusqu'à El Goléa.

D'Alger, par Bougie, Djemila, Constantine, Philippeville, Tabarka, Bizerte, nous atteignîmes Tunis. A la Résidence Générale, nous recevions le meilleur accueil, et toutes facilités nous furent données pour notre exploration dans le Sud Tunisien.

Ainsi, entre autres choses, nous pouvions recueillir, pour le Muséum, une intéressante documentation sur les pêcheries d'éponges de la région de Sfax et sur les pêches du bassin des Bibans. Au passage, nous avons étudié les Iles Kerkennah, l'Ile enchanteresse de Djerba.

Enfin, après avoir sillonné en tous sens les Territoires militaires du Sud Tunisien, franchi, malgré les difficultés causées par l'absence de toute piste, des régions où jamais automobile n'était passée, encore sous l'impression de merveilleux souvenirs et de l'accueil inoubliable partout reçu, nous avons regagné Alger par les oasis de Tozeur, Tamerza, Négrine, par Tébessa, l'Aurès et le Sud de la Kabylie, non sans rapporter une abondante moisson de renseignements concernant l'œuvre économique et humanitaire, réalisée, par nos officiers et nos soldats, avec un tact, un dévouement remarquables.



La carte du voyage, tracée par Madame Jean Thomas

PREMIÈRE PARTIE

D'ALGER AU SUD DE LA TUNISIE



Sur notre voiture, surnommée « L'Hirondelle », flotte un petit drapeau bleu-de-France. Il porte cette inscription « In Ch' Allah ».... (*A la grâce de Dieu*).

* * *

Le premier août, à midi, dans une inondation de lumière, nous quittons Alger. Partout, de vives et chaudes couleurs, attrait puissant de la terre mograbine.

Mamelons recouverts de chaumes dorés, falaises et azurs méditerranéens, gorges profondes du Chabet el Akra, forêts de chênes-liège où coulent des sources d'argent.

Le 9 août, la capitale de la Tunisie.

Quelques jours plus tard, nous nous lançons, enfin, vers le Sud.



Kairouan, la ville sainte. — Au premier plan, la grande mosquée.



Dans la mosquée des Sabres, à Kairouan: une pipe fabriquée par le fondateur Sidi Amor Abeda.

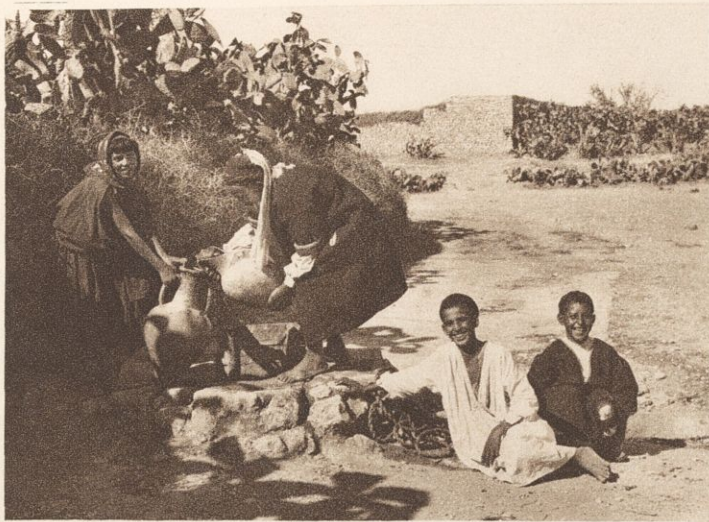


Le cimetière musulman de Monastir, au bord de la Méditerranée.

Dans ces tombes, toutes semblables, d'une blancheur éclatante sous le soleil ardent, repose, bercée par la rumeur confuse des vagues, une foule anonyme.



El Djem. — L'intérieur du Colisée, impressionnant vestige de l'occupation romaine.
Au centre, la fosse aux bêtes féroces.



El Djem. — Au bord d'un puits.



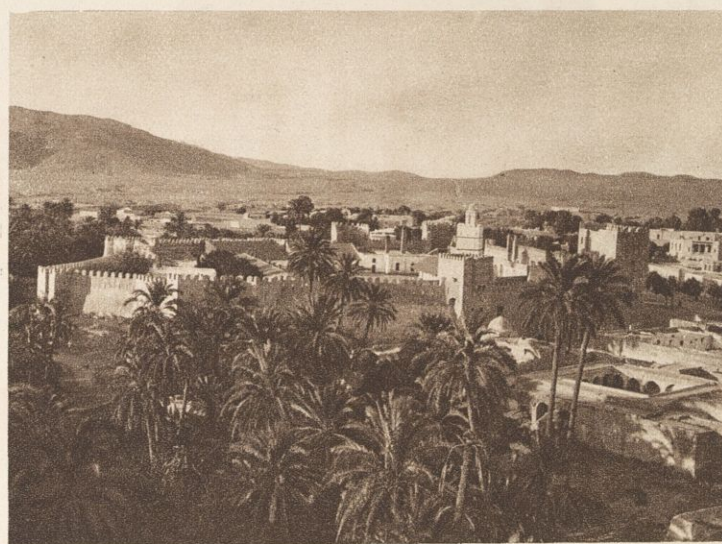
L'Oasis de Gabès.

Elle s'étend jusqu'aux rivages de la mer. Assez éloignée de la ville européenne, elle conserve encore sa poésie et son charme en dépit des transformations que subit la Nature sous l'influence du tourisme sans cesse grandissant.



Dans la paisible palmeraie de El Hamma, aux environs de Gabès, coule, dans des canalisations profondes, une eau chaude aux propriétés radio-actives. Elle sourd à une température de 47°.

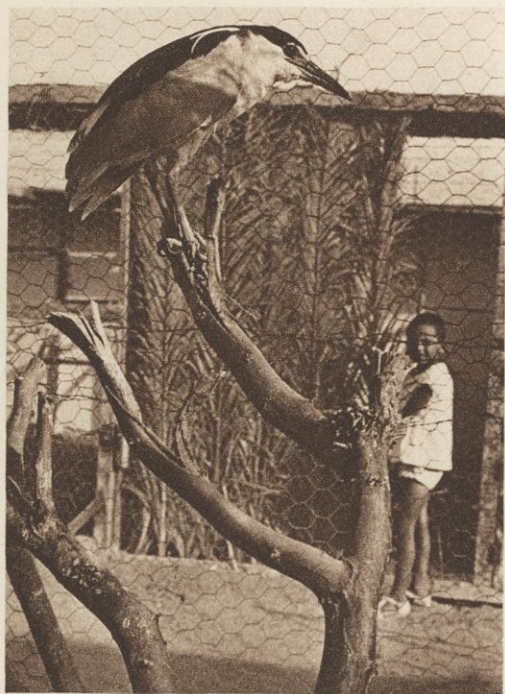
Les indigènes et quelques Européens l'utilisent dans le traitement des rhumatismes, des plaies et des affections cutanées.



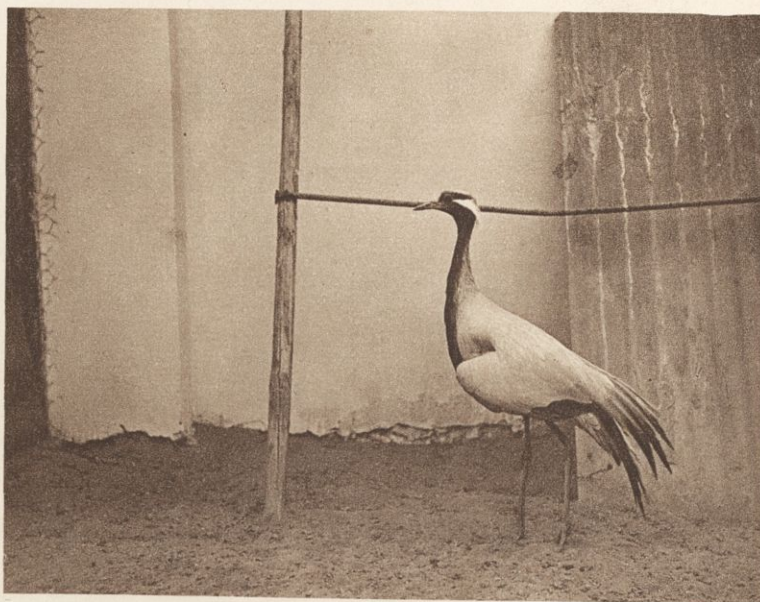
Dans un décor de collines aux nuances toujours changeantes, s'étalent Gafsa et son oasis. — Notre photographie représente la Kasbah de Gafsa.

LA STATION ZOOLOGIQUE DE SFAX

Cette station, déjà importante, où sont rassemblées des espèces exotiques, et surtout des représentants de la faune tunisienne, est due aux efforts désintéressés d'un naturaliste de talent, Monsieur Paul Bédé, Correspondant du Muséum National d'Histoire Naturelle.



Le Bihoreau



La Demoiselle de Numidie



Dans la cage des magots



Un mouflon naturalisé par un taxidermiste indigène qui l'a démesurément allongé et monté sur roulettes...

DEUXIÈME PARTIE

LA PÊCHE AUX ÉPONGES DANS LA RÉGION DE SFAX

Cette pêche est pratiquée :

- 1° *Au trident*, par les Arabes et les Italiens.
- 2° *Au filet, dit « gangava »*, par les Italiens.
- 3° *Au scaphandre*, par les Grecs.

L'éponge pêchée est l'éponge commune (*Hippospongia equina*).

L'industrie spongifère donne lieu à un commerce très important en Tunisie. Il y a là, conclut le professeur Gruvel, une richesse nationale de grande valeur, qu'il importe non seulement de conserver, mais d'accroître.



Le repas des matelots indigènes sur le bateau garde-pêche « Le Requin » qui fut mis à notre disposition par les Travaux publics, du 22 au 25 août, pour l'étude des pêcheries d'éponges.

PÊCHE AU TRIDENT



Grâce à une lunette d'eau, sorte de cylindre fermé à la partie inférieure par un carreau qu'il enfonce dans les flots, le pêcheur n'est plus gêné par le clapotis de la surface liquide qui lui cachait le fond de la mer.

Aperçoit-il une éponge, il la capture au trident.

PÊCHE A LA « GANGAVA »



Un type de bateau « gangavier »

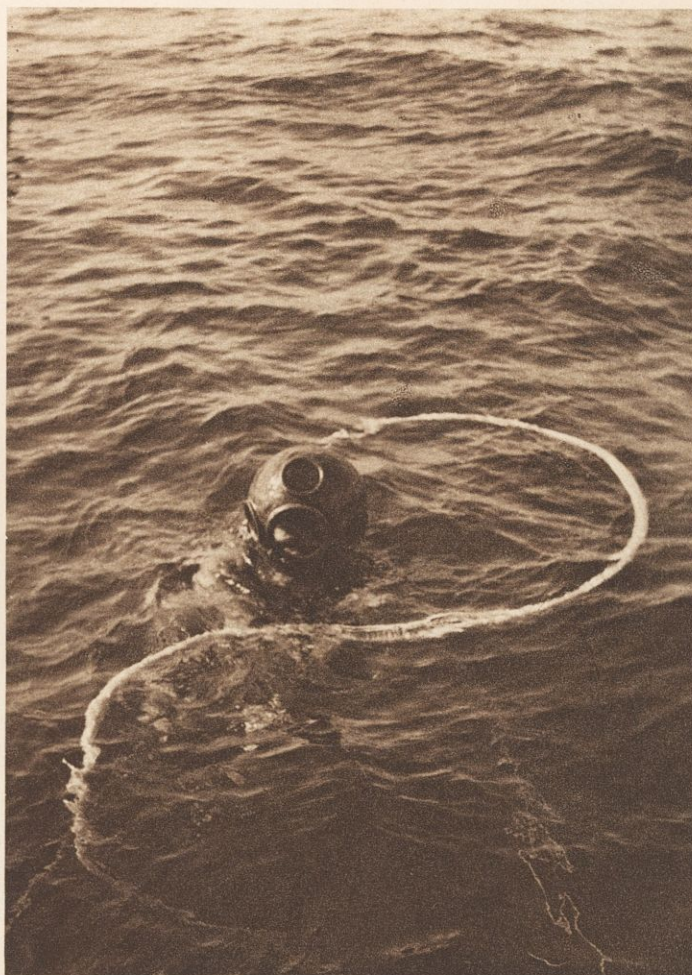


La « gangava ». Ce filet rappelle le chalut. Immergé, l'ouverture en avant, lentement halé par le gangavier, il racle les fonds, emportant les éponges au passage.

PÊCHE AU « SCAPHANDRE »



Une sacolève, bateau de pêche des scaphandriers.



Le scaphandrier, muni de son tuyau d'aération, va disparaître sous les ondes.



Et, tandis qu'il détache les éponges fixées au sol marin, une pompe, placée sur le pont du bateau et actionnée par deux hommes, lui assure son alimentation d'air.



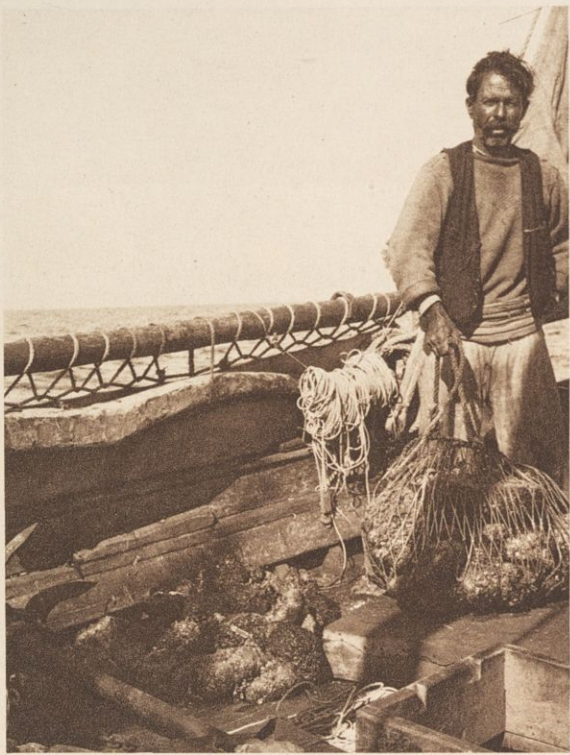
Afin de suivre le déplacement du scaphandrier, une petite embarcation hale doucement la sacolève.



Sa récolte terminée, le pêcheur remonte sur le pont par une petite échelle. On le débarrasse de son casque.



Et voici le travailleur de la mer dont la physionomie sévère reflète le rude métier.



Les éponges qu'il a rassemblées dans un filet, sont entassées, avec les autres, sur le pont.



A l'état naturel, les éponges sont revêtues d'un tégument noirâtre, tel l'animal de droite. Lavées abondamment, énergiquement frappées, afin de détruire leur enveloppe noire résistante et les tissus vivants, elles n'offriront plus que leur squelette jaunâtre, visible à gauche. Ce squelette est la partie de l'éponge, utilisée pour l'usage domestique.

TROISIÈME PARTIE

LES ILES KERKENNAH

Au large de Sfax, les Iles Kerkennah abritent, sous leurs palmes, une population hospitalière, d'origine berbère; la principale industrie du pays est la pêche.



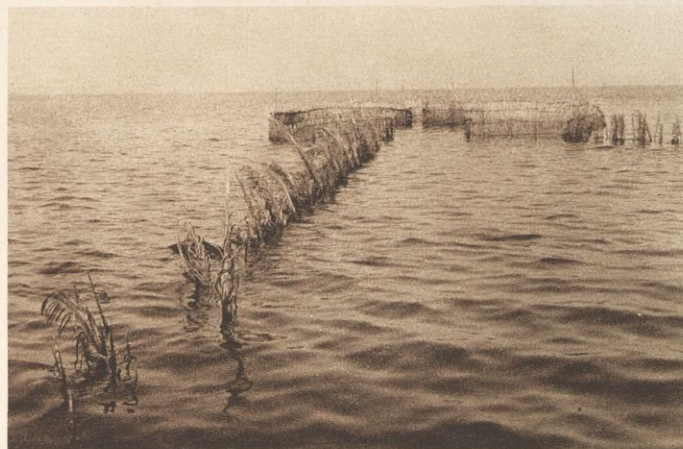
Une plage de l'île Chergui, l'une des Iles Kerkennah.

A droite, de jeunes indigènes se baignent et s'amuse avec des bateaux de leur fabrication.

A gauche, on voit de grosses pierres creusées d'une cavité; les pêcheurs les utilisent pour capturer des poulpes. Quand ces pierres sont immergées, les mollusques se réfugient dans les trous d'où les indigènes les retirent au moyen d'un crochet.

PÊCHERIES INDIGÈNES AU LARGE DES ILES KERKENNAH

La pêche se pratique d'octobre à juin au moyen de bordigues. Une bordigue est essentiellement constituée par deux clayonnages dressés, comme des barrières, sur les hauts fonds vaseux de la mer. Ces



clayonnages, largement ouverts à une extrémité, aboutissent, en convergeant, à une enceinte ou chambre de capture. A la base et à la périphérie de cette enceinte, sont disposées des nasses. Avec le courant, les poissons, parvenus dans l'angle formé par les deux clayonnages, se dirigent dans les chambres de capture et, cherchant une issue, pénètrent dans les nasses.

Des feuilles de palmiers (djerid) forment les clayonnages. La saison des pêches terminée, on les enlève jusqu'à la saison suivante.

LA PETITE INDUSTRIE INDIGÈNE DE L'ALFA AUX ILES KERKENNAH



Les Kerkenniens achètent de l'alfa sur les côtes tunisiennes. Celui-ci est transporté, par bateaux, jusqu'aux îles.



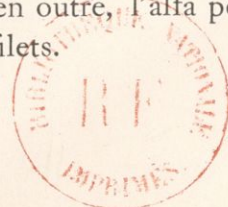
Là, il est épandu sur le sol pour être desséché. Il est ensuite réuni en gerbes que l'on immerge dans l'eau marine durant quelques jours. Cette opération a pour but de l'assouplir.



Sur notre photographie, on aperçoit, dans la mer, les masses d'alfa. La macération achevée, des femmes exposent, de nouveau, cette graminée à la dessiccation.



Un indigène, muni d'une sorte de long battoir, frappe les minces tiges d'alfa pour les rendre plus souples encore. — A gauche, un jeune garçon les tresse par un mouvement spécial de ses mains. — A droite, un autre enroule les cordages destinés à l'exportation. Les pêcheurs utilisent, en outre, l'alfa pour la fabrication des filets.



QUATRIÈME PARTIE

L'ILE DE DJERBA

L'île de Djerba, « l'île aux Sables d'or », « l'île des Lotophages », chantée par Homère, située dans la mer des Syrtes, jouit d'un climat très doux ; c'est un vaste jardin planté de palmiers, d'oliviers séculaires, d'arbres fruitiers, un immense parterre de verdure, émaillé, au printemps parfumé, de marguerites, d'iris, de coquelicots.



Là, vit une population paisible, laborieuse, extrêmement accueillante, formée d'agriculteurs, de pêcheurs, de tisserands et de potiers.

Le 9 septembre, l'« Hironnelle », posée en travers d'un chaland que traîne un remorqueur, a quitté, à Djorf, la côte tunisienne. A l'heure du crépuscule, nous voguons vers l'« Ile aux Sables d'or »...



Un aspect de l'île, observé du minaret de la mosquée de Midoun. Partout, de magnifiques jardins où s'élèvent les blanches habitations.



Le phare de Taguermess, bâti à proximité d'une côte sauvage. C'est le plus élevé de l'Afrique du Nord; sa hauteur atteint 54 mètres. Il éclaire à plus de trente milles en mer par temps sombre, mais non couvert.



Un autre aspect de l'île sur les confins de la mer, entre El Kantara et Adjim.



Le minaret de la mosquée de Midoun. Le clocheton ajouré est caractéristique de l'île de Djerba.



« El Kateb », la petite mosquée de Mahboubine, nom qui signifie « Les aimés du Ciel ». L'intérieur est d'une simplicité, d'une propreté, d'une clarté bien djerbiennes.



Une cérémonie juive, au jour du Sabbat, dans la « Ghriba », célèbre synagogue de Hara Srira. Le Grand Rabbin lit le Talmud. Dans le fond, sur l'estrade, est exposée la Thora.

La Thora. Matériellement, c'est une longue bande de parchemin où la Loi Sainte est inscrite en caractères hébraïques. Elle est enroulée autour de deux baguettes de bois, dans une sorte de coffre formé par deux demi-cylindres. - Renfermées, en temps ordinaire, dans l'armoire de la synagogue, les Thora, à l'occasion des cérémonies, sont revêtues d'une gaine de velours ou de soie brodée d'argent, « coiffées d'un petit chapeau de clochettes tintinabulantes », exposées sur la chaire.



Sur la photographie de droite, la Thora est déroulée, et le Rabbin, suivant les lignes sacrées avec une liseuse d'or ou d'argent incrustée de diamants, en donne lecture à l'assemblée.



L'assistance quitte la synagogue, visible au dernier plan.



Le plus ancien olivier de l'île de Djerba.

AU PAYS DES POTIERS, A EL GUELLALA



Dans un atelier indigène. De la partie supérieure d'un cylindre de terre glaise humide, posé sur un tour vertical en action, ce jeune artisan, détache, en leur imprimant, à la main, les plus gracieuses courbes, vases, amphores, gargoulettes.



Les poteries, quand elles sont sèches, sont entassées au-dessus de fours, recouvertes de terre, puis soumises à la cuisson.

Les parois du four sont construites en pierres, voire même avec des amphores de fabrication imparfaite. On remarque un grand orifice: c'est l'entrée du four. La partie supérieure est formée par l'amoncellement de poteries revêtues de terre battue.



Une belle preuve du travail indigène: des jarres, grandes comme des hommes, où l'on verse la provision d'eau ou d'huile.



Les dromadaires transportent au port de volumineux chargements de poteries à destination du continent.



Lundi soir, 12 septembre, à El Kantara.
Adieu Djerba!
Vers la presqu'île de Zarzis, en territoire militaire. . .

CINQUIÈME PARTIE

LES TERRITOIRES MILITAIRES DU SUD TUNISIEN¹⁾

Limités, au nord, par les Contrôles civils de Tozeur, Gafsa, Gabès et la mer, à l'ouest, par l'Algérie, à l'est, par la Tripolitaine, les Territoires militaires du Sud Tunisien occupent une superficie de 40.000 kilomètres carrés environ.

Développée du nord vers le sud et, ensuite, vers la Tripolitaine, la chaîne des Ksour, où vivent, en troglodytes, des tribus berbères, partage le pays en deux grandes régions : à l'est, la Djeffara, plaine où l'on rencontre d'importantes étendues fertiles et des terrains de parcours ; à l'ouest, le Nefzaoua avec ses oasis, le Dahar, zone de pâturages, les dunes du grand Erg oriental.

Prospère, à l'époque de la colonisation romaine, « la Grande Province » fut réduite à la misère au cours des invasions vandale et arabe. Les nomades pillards s'entre-déchiraient, vivaient de razzia et faisaient payer tribut aux Berbères cultivateurs qui cherchaient un refuge sur les rocs les plus abrupts des montagnes.

L'intervention française (1882-1883) fut le point de départ d'une ère nouvelle. Dès 1889, la paix commençait à régner dans les Territoires du Sud Tunisien. L'œuvre de pacification est aujourd'hui complète.

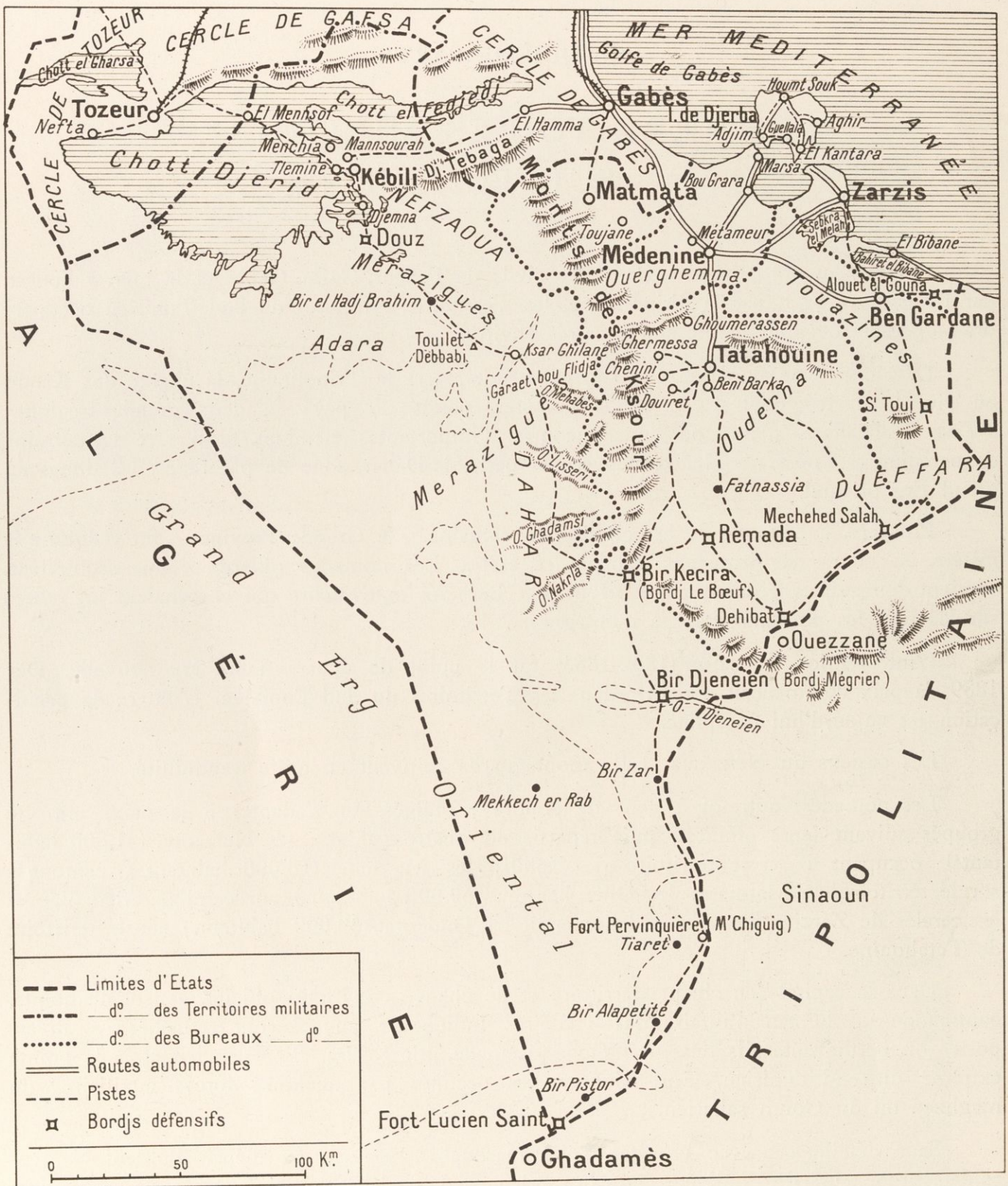
Les oasiens du Nefzaoua et les montagnards cultivent en toute tranquillité.

Les nomades, autrefois « gens de poudre », obligés de s'adapter à la paix, ont été groupés suivant leurs affinités, puis répartis en quatre caïdats : les Nefzaoua (31.800 habitants), occupant le vaste territoire de Kébili ; les Matmata (18.000 habitants), cantonnés sur le territoire de Matmata ; les Ouerghemma (60.000 habitants) sur celui de Médenine et les cercles de Zarzis, de Ben-Gardane ; enfin les Ouderna (39.000 habitants) sur le territoire de Tatahouine.

Dans la capitale de chaque territoire et de chaque cercle, un officier, assisté d'adjoints, commande un bureau militaire des « Affaires indigènes » auquel sont rattachés les divers postes ou bordjs défensifs tels que : Douz, Remada, Bir Kecira, Bir Djenéien et, à la pointe extrême du Sud Tunisien, Fort-Saint, postes occupés par quelques forces auxiliaires du maghzen ou du Goum saharien.

Sans défaillance, avec une ténacité remarquable, souvent au mépris de leur vie, ces soldats protecteurs de l'indigène, attachés à leur Sud, se dégagent de tout esprit de routine, pénétrant l'âme musulmane, résolurent de retenir au sol les tribus vagabondes en s'inspirant des méthodes romaines.

1) Voir la carte page 26.

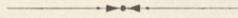


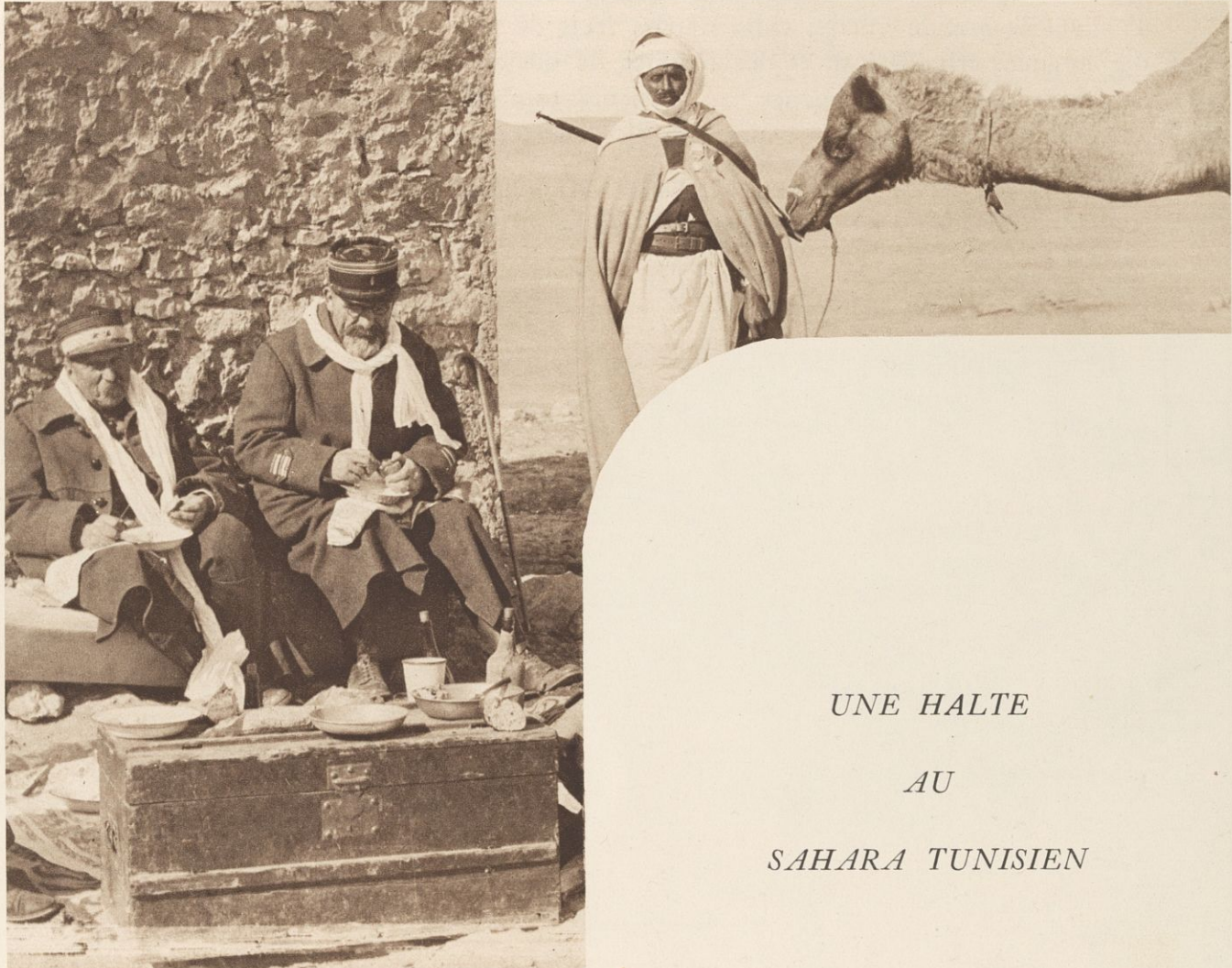
Les Territoires Militaires du Sud Tunisien

Dans ces parages où les pluies sont rares, des travaux hydrauliques furent d'abord entrepris; on restaura ceux de l'Agro romano, on forâ des puits, on établit des citernes, on planta, on sema; des pistes et des routes furent tracées, des marchés créés; la sécurité des caravanes et des nomades pasteurs fut assurée; on donna, par tous les moyens, assistance aux indigènes misérables; on se préoccupa de l'assainissement du pays; dans les dispensaires et les villages, le médecin vint soulager la souffrance.

Pendant la grande guerre, cette œuvre, fruit de tant d'énergies, faillit être anéantie à la suite des attaques tripolitaines et des révoltes de quelques tribus. Sous les ordres du Général Boyer, soldats français et indigènes — plusieurs tombèrent au champ d'honneur — grands chefs du Sud très dévoués à la cause française, arrêterent l'incendie.

Aujourd'hui, dans ce pays qui reverdit et renaît à la vie, l'indigène, confiant, encouragé, soutenu, travaille à son bien-être, à l'abri des trois couleurs.





*UNE HALTE
AU
SAHARA TUNISIEN*

Le Général Toulat, Délégué du Résident Général pour les Territoires du Sud, et le Colonel Miquel, Chef du Service des « Affaires indigènes », deux grands sahariens, qui poursuivent inlassablement l'œuvre de colonisation pacifique.

1° RÉGION DE MÉDENINE



MÉDENINE. — Siège du Commandement militaire des Territoires du Sud. Le *ksar* ou ville indigène, aux maisons en forme de voûtes allongées (*ghorfa*). Ces constructions, à étages le plus souvent, sont des greniers plutôt que des habitations, et les indigènes vivent, aux environs, dans leur jardin ou sous la tente auprès de leurs troupeaux. — La ville est un lieu de marché.

* * *

Les Khezour, fraction des Ouerghemma, habitent la région de Médenine, rocailleuse, morne et décevante où, cependant, sous l'impulsion des « Affaires indigènes », ils ont créé, entre autres cultures, de nombreuses olivettes et des jardins potagers.



Une place de Médenine.



Un vieux quartier de Médenine.

Les *ghorfa* sont superposées parfois sur trois, quatre, cinq étages; pour y accéder, des trous dans le mur ou des escaliers rudimentaires ont été aménagés. Une grosse clef de bois introduite dans la muraille, sur le côté droit de la porte, permet d'ouvrir celle-ci.



Un vieillard filant de la laine.



A gauche, le Docteur Decour, médecin chef du Service de Santé des Territoires militaires. Il réside à Médenine où un hôpital indigène a été créé.

A droite, le Docteur Mathiot.

* * *

De l'hôpital de Médenine, dépendent les dispensaires de Zarzis, Ben-Gardane, Tatahouine, Matmata, Kébili. Des soins et des médicaments sont donnés gratuitement aux indigènes.

Grâce au Service médical, une œuvre magnifique a été réalisée ; à maintes reprises, des épidémies de variole, de peste, etc., ont été enrayées.

* * *

Officiers et soldats sont venus assister au départ de l'« Hironnelle » pour sa rude randonnée, et prodiguer leurs encouragements.

Debout, à droite, le Capitaine Cosson qui remplace provisoirement le Général Toulat et dont le concours nous sera précieux. — A sa gauche, le Caïd des Ouerghemma. — Au fond, un pylône de la T. S. F. militaire (septembre 1927).

Avant ce départ, la voiture a été mise au point, avec un réel dévouement, par les mécaniciens militaires du Général.





La bénédiction de l'«Hirondelle» par les Pères Blancs Ordonneau et Focà, de passage à Médenine.



Nombreux sont les vestiges de l'occupation romaine sur le territoire de Médenine; voici les ruines de l'ancienne Gighti, port situé au fond du golfe de Bou-Grara. La population de cette ville se serait élevée, au II^e siècle de notre ère, à près de 15.000 habitants, témoignage de la prospérité d'antan. — Les fouilles ont été exécutées par la main-d'œuvre militaire; elles subissent une période d'arrêt, des réalisations plus urgentes réclamant ailleurs l'emploi de toutes les ressources pécuniaires et humaines.

2° RÉGIONS DE ZARZIS ET DE BEN-GARDANE

A. CERCLE DE ZARZIS



Une partie de la palmeraie de Zarzis, sise sur la côte Méditerranéenne.

* * *

Les Accara, tribu des Ouerghemma du cercle de Zarzis, sont, à la fois, pêcheurs et cultivateurs. Ils habitent une contrée fertile, particulièrement propice à la culture des céréales. Grâce à leur collaboration avec les militaires et les colons, l'oasis, irriguée par quatre puits artésiens, a pris une grande extension, et une forêt de 500.000 pieds d'oliviers couvre aujourd'hui la région. Aussi, Zarzis, dans son berceau de verdure, a-t-elle été surnommée, par les Arabes, « La petite émeraude ».

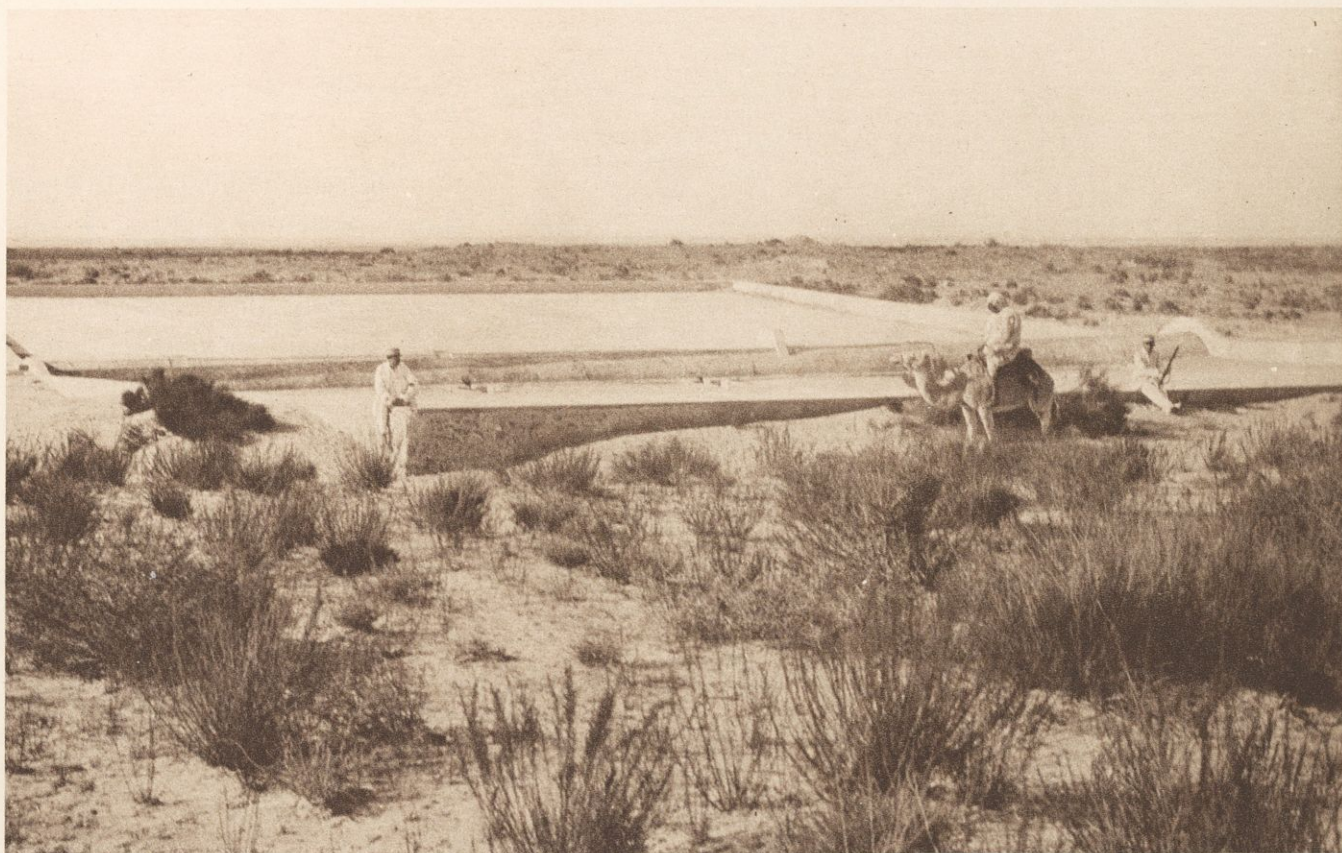


Le soleil vient de se lever. Nous traversons le bras de mer, Bahar Alouane, entre Zarzis et Ben-Gardane, non sans avoir travaillé, durant la nuit entière, à dégager notre voiture enlisée dans les terrains détrempés de la Sebkha El Melah (14 septembre).

Nous sommes à proximité des étendues de la Sebkha el Melah dont les eaux-mères, riches en produits chimiques, ont pu fournir, pendant la guerre, pour la fabrication des gaz asphyxiants, jusqu'à quatre tonnes de brome par jour.



Vers la Tripolitaine. — Le lieutenant Lewden des « Affaires indigènes » nous accompagne, afin de donner, sur place, des instructions pour l'aménagement de la piste qui offre, comme on peut s'en rendre compte sur cette photographie, de mauvais passages.



A 19 km de Ben-Gardane, se trouve la citerne de Fesghia Ghoula, citerne romaine restaurée, dont la capacité atteint 480 mètres cubes, et l'impluvium, environ 100 mètres de longueur sur 60 de large. Elle procure de l'eau potable aux indigènes qui viennent camper dans le pays.

Et nous atteignîmes, à quelques kilomètres du poste de Alouet el Gouna, poste de cavaliers du maghzen, la frontière tripolitaine, indiquée par un poteau et un caillou posé sur la piste.

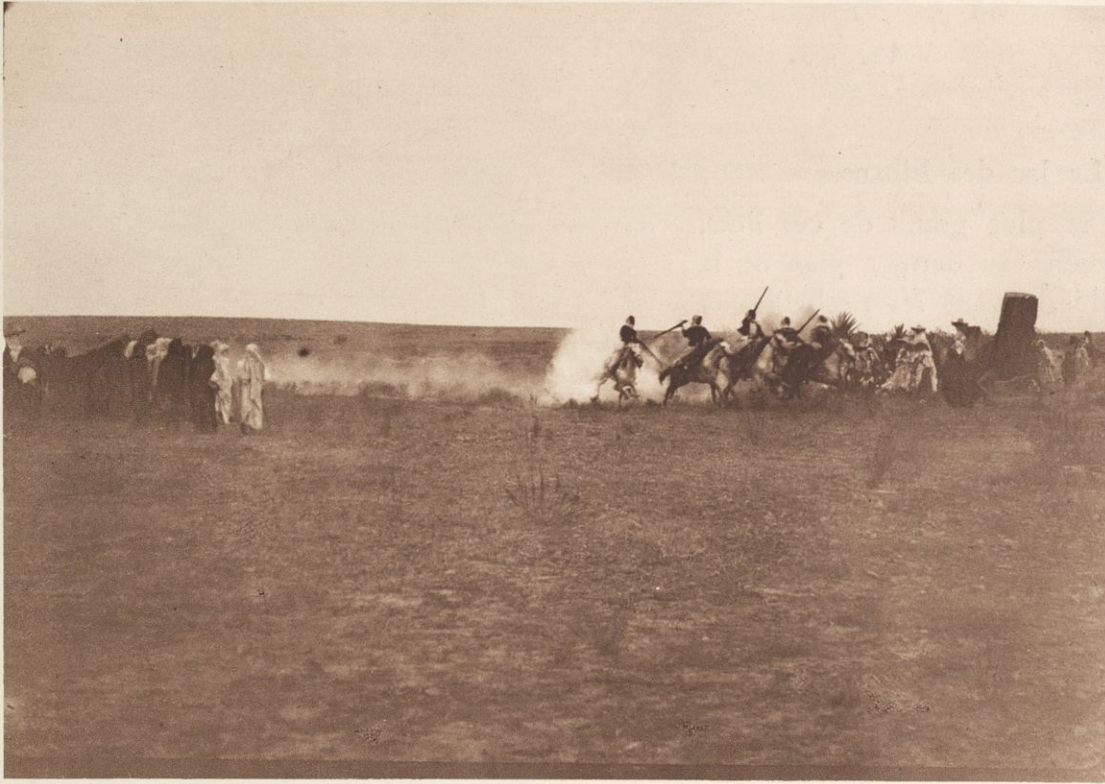


B. CERCLE DE BEN-GARDANE.

Le cercle de Ben-Gardane, contrée plate, monotone, sablonneuse, où pousse une bien maigre végétation, est la patrie des Touazines, autre tribu des Ouerghemma.

Grands nomades pasteurs, imbus d'indépendance, hostiles, au début, à notre politique, ils fréquentent assidûment, à l'heure actuelle, le marché de Ben-Gardane, créé, ainsi que le village, par les officiers des « Affaires indigènes ».

Ils ont, aujourd'hui, leurs lots de culture, et les ont mis en valeur. Dans les jardins, autour de Ben-Gardane, on peut compter environ 5.000 oliviers, 70.000 figuiers, 33.000 palmiers.



Fantasia en l'honneur d'un mariage.

Sur les étendues immenses, aux regards de la foule aux burnous blancs, émaillée çà et là de vives couleurs, devant la mariée, enfermée dans le « bassour » que porte une chamelle, des cavaliers, dans une course effrénée, exécutent des feux de salve, suivis du joyeux et clair « you-you » des femmes.

Presque chaque soir, nous entendons « parler la poudre » : mariages et fantasias se succèdent. C'est une preuve que la récolte fut bonne cette année.

3° PÊCHERIES DU LAC DES BIBANS (Cercle de Zarzis)

La concession des pêches de ce lac, extraordinairement poissonneux, a été accordée à la Société «Les Pêcheries Tunisiennes» qui utilisent bordigues, filets tramails, sautadon et lignes traînantes.

Ce lac côtier, de 43 kilomètres de long sur 12 de large, communique avec la mer, au nord-est, par une série d'ouvertures, de portes (*bibane*) limitées par des îlots.

Le lac des Bibans.

Sur le plus grand de ces îlots, qui se détache au dernier plan de la photographie, vivent les pêcheurs, et se trouve le matériel de la pêcherie.

Au premier plan, la pinasse «La Landaise», bateau de la Société, nous transporte sur les lieux de pêche. (19 septembre).



Dans l'îlot des Bibans.

Les pêcheurs arabes vivent dans des gourbis; ils constituent la plus grande partie du personnel de la société; le reste est composé d'Italiens.





L'espace entre les ilots est fermé par un barrage de panneaux en toile métallique, dont la longueur totale atteint 3.800 mètres.

Disposé suivant une série de lignes brisées, ce barrage retient le poisson dans le lac. Les angles extérieurs ont été aménagés en bordigues.



On aperçoit ici les chambres de capture des bordigues: une principale, au sommet de l'angle et deux sur les côtés. A l'entrée de la bordigue, une porte à coulisse, visible sur la photographie, peut établir ou supprimer la communication avec le lac.

A marée montante, le poisson essayant de gagner le large, est retenu dans ces pièges.



Là, grouillent, jusqu'au moment où on les retire au moyen d'épuisettes, mullets, soles, dorades, chiens de mer, turbots, etc.

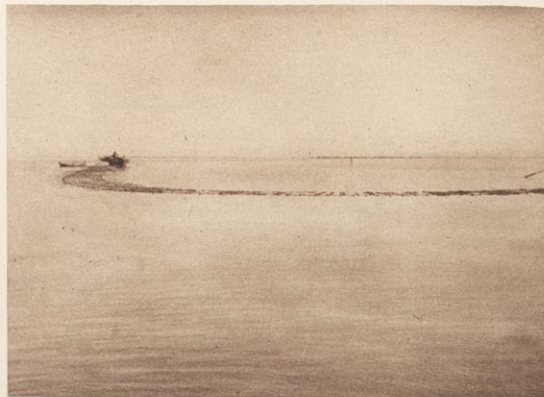


La pêche « Sautade ».

Deux barques, portant le sautadon, partent ensemble à la recherche d'un banc de mullets.



Le sautadon est un long filet tramail dont une portion, maintenue par des tiges de roseaux, flotte, horizontale, sur les ondes. L'autre portion, lestée par des plombs et faisant suite à la première, s'enfonce perpendiculairement.



Un banc de mulets est-il signalé, les pêcheurs, luttant de vitesse avec le poisson, déploient le sautadon autour de lui.

On aperçoit ici la partie flottante de l'engin. La portion plongeante se trouve vers l'intérieur du cercle.



Le poisson, complètement encerclé, ne trouvant nulle issue, cherche à s'enfuir en sautant par dessus la barrière qui l'emprisonne. Il retombe, non point dans les flots, mais sur le filet flottant. Là, vainement, il se débat.



Les pêcheurs relèvent le filet où l'on peut voir les poissons accrochés dans les mailles.

La pêche « sautade » donne parfois de merveilleux résultats, tel ce coup de filet qui, la veille de notre arrivée, avait rapporté 1 000 kilogrammes de mulets.

Le poisson capturé est apporté sur le ponton de débarquement où il est disposé dans des casiers glacés.

Ceux-ci, chargés sur « La Landaise », sont transportés au bordj de la Marsa-Ksiba, au sud du lac. De là, le produit de la pêche, remis dans la glace, sera expédié, par camion, jusqu'à Gabès et, par le train, vers le marché de Tunis.

Depuis 1923, on a capturé annuellement de 160 à 300 tonnes de poissons.



4° RÉGION DE MATMATA



Matmata, village de troglodytes de plus de 3.000 habitants, capitale du Territoire des Matmata, purs berbères occupant de nombreux villages dans la partie nord de la chaîne des Ksour.

Cette contrée sauvage, ocre, tourmentée, où s'étend Matmata, a l'aspect d'un pays désolé par un bombardement. Le sol est, en effet, criblé de vastes trous: ce sont les habitations de ce curieux village.

Le fond de ces excavations creusées dans la terre gypseuse et compacte des mamelons, peut être considéré comme le patio, à ciel ouvert, de la maison arabe. Tout autour, dans les parois, se trouvent les chambres. On accède, de plain-pied, dans le patio par un couloir aménagé au flanc de ces mamelons.

* * *

Sur les pics environnants, presque inaccessibles, se rencontrent des vestiges d'anciennes habitations.

Çà et là, quelques groupes de palmiers.

Dans les vallées ou les plis des montagnes, le travail opiniâtre de cette population déshéritée a réussi à établir de petites terrasses successives où la terre arable est retenue par des barrages.

Grâce à ce procédé, l'humidité du sol est conservée, et là croissent quelques oliviers, quelques figuiers, un peu d'orge et de blé.



Entrée du couloir qui donne accès au fond de l'excavation, dans le patio.

Elle peut être close par une épaisse porte de bois. Ces entrées sont souvent de simples orifices dépourvus de toute maçonnerie.

Le couloir, long de quelques mètres, s'élargit, sur son trajet, en une pièce circulaire servant d'abri aux animaux, chèvres, chameaux, etc.

Sur les voûtes, on remarque la main, emblème rituel qui conjure le mauvais sort, le sceau de Salomon, des poissons.





Gravissons un mamelon, rendons nous au bord de l'orifice d'une de ces habitations souterraines et jetons-y un regard plongeant.

A sept, huit ou neuf mètres de profondeur, nous voyons le patio où s'ouvrent les pièces d'un rez-de-chaussée. D'autres pièces forment généralement un étage et servent de magasins à grains. On y accède par une corde.

Type de jeune indigène Matmathia.



Quelquefois, pour retenir la terre, les parois de l'habitation ont été maçonnées, et un escalier conduit aux chambres supérieures.





Le percement de la route de Matmata à Médenine exécuté, suivant les plans des officiers des « Affaires indigènes », devenus ingénieurs. — A ces travaux d'utilité publique, sont employés les pauvres de la région. C'est un moyen, pour eux, d'améliorer leur sort, et ils l'apprécient.

Au dernier plan, sur la hauteur, à droite, le poste des « Affaires indigènes ». A sa gauche, le petit dispensaire. — Sur les flancs de la montagne, sapins, thuyas, pins d'Alep, etc. ont été plantés avec succès.

On a voulu, par cet exemple, encourager le reboisement de cette région brûlée.

* * *

Pour remédier à la grande pénurie d'eau, l'État a fait bâtir des citernes communales.

Nous avons vu, à Matmata, une de ces citernes. Pour la remplir, aux années de sécheresse, l'autorité militaire fait transporter de l'eau des sources de l'Oued Djir, situées à huit kilomètres. Cette eau est distribuée aux pauvres.

* * *

On sème, on ne récolte pas, nous déclarait le lieutenant Ponthier de Chamailard pour compléter le tableau de cette ingrate région. Et pourtant, on constate une certaine longévité de l'existence. Il est vrai que la population, d'une grande sobriété, est favorisée par un climat très sain et reçoit des secours, de la part des « Affaires indigènes », sous la forme d'orge et de blé.

5° RÉGION DE FOUM-TATAHOUINE



Foug-Tatahouine, porte du Sahara, située dans une gorge permettant l'accès facile du Désert. (Vue prise face au nord-ouest). — La ville et le marché, œuvres des « Affaires indigènes ».

* * *

Le territoire de Foug-Tatahouine, formé, au nord, d'immenses plaines nues, montagneuses et rocailleuses à l'ouest, sablonneuses, coupées d'excavations à l'est et au sud-est, recelant, par endroits, d'excellents terrains d'alluvions, est habité par la tribu, en majeure partie nomade des Ouderna. Jadis grands pillards très redoutés, les Ouderna sont, aujourd'hui, pasteurs et cultivateurs de mœurs paisibles.

On leur rattache les Ghoumrassen et les Berbères *djebalia* habitant des grottes creusées dans la montagne. Les *ksour* de Douiret, Chenini, Guermessa, Beni-Barka, à quelques kilomètres de Foug-Tatahouine, sont leurs principaux villages.

Ghoumrassen et Berbères *djebalia* subissaient jadis le joug des Ouderna. Grâce à nous, ils vivent aujourd'hui en bonne intelligence.



Au sud de la ville, s'étend la petite oasis de Tatahouine.

Les palmiers fournissent des dattes de qualité inférieure. Nous assistons à la récolte. Un indigène sectionne un régime et le fait parvenir en bas dans un couffin attaché à une corde (30 septembre).



Les « Joyeux », après une séance d'exercice aux abords de l'oasis, rentrent au camp.

Ils ne se plaignent point de leur sort. Le Commandant Renault, il est vrai, chef du 1^{er} Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique en garnison à Tatahouine, aime ses soldats, ne tolère point les brimades. Il est leur « Grand-Père ».

Ces militaires font partie des 5.000 hommes de troupe (fantassins, cavaliers, artilleurs, génie) qui représentent, en temps ordinaire, l'effectif des Territoires militaires du Sud Tunisien.

Les tatouages dont leur peau est parfois entièrement décorée, sont souvent artistiques. A droite, Papi, d'origine corse et coiffeur du bataillon, nous montre son illustre compatriote observant une bataille.





Un type de Tripolitaine, Aïcha Radem Scia. Comme les autres femmes de ces régions, quand elle a des soucis, elle croque, parfois, une argile verte (*tinn*), commune dans la contrée et qui aurait la vertu de « rafraîchir le cœur ».



Une fantasia aux environs de Tatahouine (2 octobre).



A travers les pistes rocailleuses et accidentées, coupées de nombreux oueds, nous nous rendons, en compagnie du dévoué moghazni (*cavalier des « Affaires indigènes »*), Amor Ben Mohamed Behamza Douiri, dans la région montagneuse des *ksour* berbères où vivent les *djebalia*.



Aux dernières lueurs du soleil couchant, par cette soirée du 2 octobre, le vieux *ksar* de Douiret, perché, en nid d'aigle, sur la montagne d'or fauve découpée par l'érosion séculaire, nous apparaît, tel un château féodal.

Au-dessous, autour du piton isolé, sont creusées des cavernes où nichent les troglodytes. Elles sont disposées en trois ou quatre véritables galeries. On en compte un millier. Devant l'entrée de ces cavernes, une construction rectangulaire, en pierres sèches, asile des dromadaires, des ânes, des chèvres.

Le minaret de la mosquée se détache, à gauche, au flanc de la montagne.

Au premier plan, les tombes jonchent le sol; parmi elles, à droite, s'élève le marabout de Sidi Sliman.



Parmi les amoncellements de ruines, à travers d'étroits sentiers, nous parvenons auprès du vieux *ksar*. Là, dans les *ghorfa*, les Berbères, jadis, mettaient leurs grains à l'abri des pillards qui terrorisaient la région. Aujourd'hui, l'ère de la paix est venue. Les anciens *ksour* sont abandonnés, et le temps accomplit son œuvre de destruction.



Une partie de Guermessa, autre village de troglodytes, dont les habitations sont creusées, comme à Douiret, dans le flanc des hautes falaises.

On distingue fort bien les constructions rectangulaires édifiées devant chaque caverne.

Sur le piton principal de Guermessa, d'où nous avons pris cette photographie, s'étend une vaste plate-forme où les jeunes maris ont coutume de passer huit jours, avec leurs amis, aussitôt après leur mariage. Ils descendent chez leur épouse chaque soir, la nuit venue.



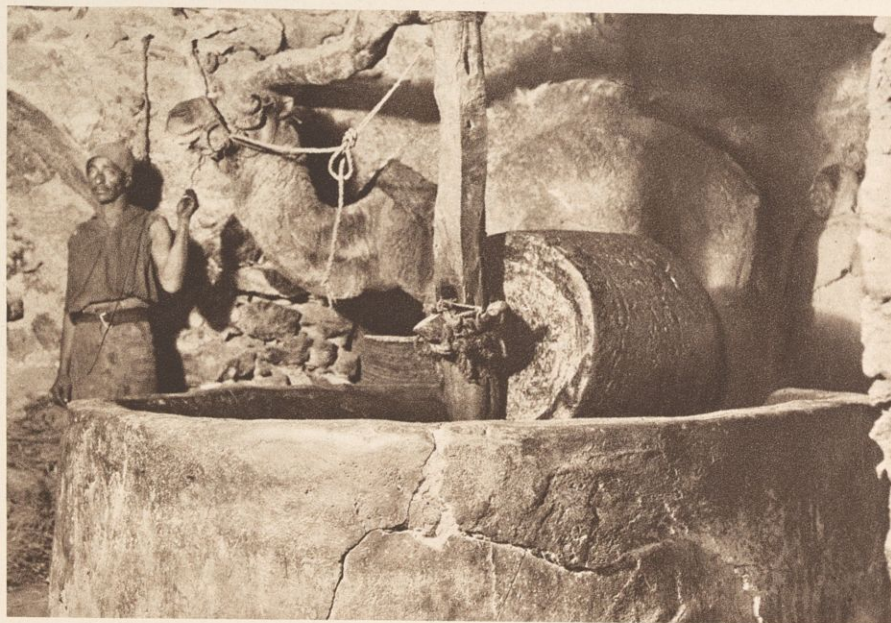
Beni-Barka où vivent aussi des Berbères *djebalia* troglodytes. Tout en haut, les croulantes *ghorfa*; au-dessous, les habitations.



Piton nord de Guermessa, vu de la hauteur principale.

La première demeure de Douiret, creusée au sommet de la montagne.

Rhazi ben Douaïeb ben Kenana, venu du Tafilelt (Maroc), se serait installé là, il y a 500 ans. Marié à deux femmes berbères, il serait le fondateur de la tribu des *djebalia* de Douiret.



Pressoir à olives,
à Ghoumrassen.

* * *

Ces *ksour*, environnés d'air frais et d'une pureté infinie, d'où la maladie est proscrite, sont d'admirables belvédères. Un site merveilleux s'offre aux regards.

Au pied des monts, s'étendent les immenses plaines. Verdoyantes au printemps sous l'orge et le blé dont les *djebalia* peuvent, aujourd'hui, recueillir la récolte, elles leur offrent, en outre, des pâturages où ces montagnards conduisent, en toute sécurité, leurs troupeaux.

Des travaux hydrauliques que les « Affaires indigènes » se préoccupent, d'ailleurs, de développer, assurent le bénéfice des ruissellements. Ainsi, dans le creux des montagnes et le fond des vallées, des jardins d'oliviers, de palmiers, de figuiers se sont étendus.

* * *

Au sud de Douiret, jusque vers Ouezzane, les ruines de trente et un *ksour*, semées sur les montagnes, et des traces de culture témoignent de la prospérité passée. Mais, au cours des siècles qui ont précédé notre arrivée, les Berbères, opprimés par les nomades au point de ne plus pouvoir suffire à leur existence, durent quitter en masse le pays. Ce fut la désolation.

* * *

Evénements récents.

Les derniers brigands du Sud Tunisien — ils étaient quatre — se réfugiaient dans ces montagnes abruptes où il était fort difficile de les atteindre. Ils vivaient aux dépens de la population qui, terrorisée par eux, mais aussi presque en admiration devant ses « vieux bandits », se gardait de les trahir.

Cependant ils avaient à leur actif de nombreux crimes et demeuraient dangereux. Grâce à l'énergie du Capitaine Rodrigues, commandant le territoire de Tatahouine et du lieutenant Ponthier de Chamillard, activement soutenus par le Général Toulat, après de nombreux mois de pénibles recherches, à la suite de rudes combats où quelques uns de nos dévoués cavaliers du maghzen tombèrent glorieusement, ces bandits ont été tués ou capturés au cours de l'année 1928.

6° REMADA — BIR KECIRA (Bordj Le Bœuf)



Le bordj de Remada, situé à 75 Km au sud de Tatahouine.

Nous voici parvenu, après maintes péripéties, dans ces contrées sahariennes occupées seulement par des postes militaires chargés de surveiller l'arrière-pays et d'en assurer la sécurité.

A côté du bordj de Remada, se trouve, cependant, une petite agglomération de trois cents habitants environ.

Cette belle construction, dont nous apercevons l'enceinte crénelée et la porte sud, fut édifiée, de 1916 à 1918, sur une éminence dominant la plaine.

Le poste, commandé par un maréchal-des-logis-chef, du Goum saharien, Henry Demoly — à gauche sur la photographie —, comprend une vingtaine de cavaliers du maghzen et une escouade de tirailleurs sénégalais mitrailleurs.

Empêcher la contrebande, assurer le courrier postal de Tatahouine et de Bir Kecira, la protection des caravanes et des pasteurs nomades, la défense de la région contre les razzias des pillards tripolitains ou dissidents, tel est le rôle de ces hommes.

Sur la terrasse du bordj, un *asses* veille jour et nuit.

A l'intérieur, se trouvent : atelier de menuiserie, forge, sellerie, une intéressante bibliothèque, une infirmerie, des magasins de vivres et de munitions, un puits pouvant alimenter le personnel en cas d'attaque, un four à pain, des chambres d'hôte fort bien aménagées et une agence postale.

On y élève des pigeons voyageurs qui, en cas de guerre, pourraient assurer les relations avec Tatahouine, Dehibat et Bordj Le Bœuf.

Durant l'été 1916, la garnison de Remada, composée d'une centaine d'hommes abrités seulement dans des tranchées, repoussa de très violentes attaques dirigées par les Tripolitains et les tribus dissidentes (Ouled Debbab, Ouled Chehida) de la région de Tatahouine, sous la conduite de Khalifa Ben Asker. Les réseaux de fils de fer barbelés, visibles autour du bordj, sont des vestiges de ces douloureux épisodes.



A quelques centaines de mètres du bordj de Remada, à l'est, s'étend une petite oasis, propriété des « Affaires indigènes ».

Au crépuscule, elle est le rendez-vous d'innombrables hiboux et corbeaux. A cette heure, elle prend un aspect lugubre, et la légende superstitieuse en fait un lieu hanté par les fantômes.

Cette palmeraie est la seule tache verte de l'Extrême-Sud. Une source d'eau limpide l'irrigue, qui a permis, malgré l'aridité du sol, la création d'un jardin. Fruits et légumes s'y développent. Ils sont accueillis avec joie par les militaires européens des postes sahariens où ils sont parfois transportés par les cavaliers et les méharistes assurant le service postal d'une façon exemplaire.



Près du bordj, dans la solitude immense brûlée, reposent, méconnus, soldats français et indigènes tombés pour la grande œuvre de pacification.

* * *

Nous avons quitté le bordj de Remada, emportant un souvenir ému de l'accueil reçu.

Par des pistes rocailleuses et tourmentées où l'on retrouve, dans quelques endroits, la trace des roues de l'automobile du Général Toulat, passé dans cette région, voici plus de quatre mois, nous nous dirigeons vers Bordj Le Bœuf, à 40 kilomètres au sud-ouest de Remada (9 octobre).



Bordj Le Bœuf (100 km au S.-O. de Tatahouine), construit sur une colline rocheuse d'où l'on découvre le désert de pierres à plusieurs lieues à la ronde. La vue est prise face au N.-E.

Dans le ciel, s'élançant les mâts portant les antennes de la T. S. F. en relation avec Médinine et Fort-Saint.

Un mirador, où flotte le drapeau français, surmonte les blanches *ghorfa* aux murailles basses et massives.

Le nom de Le Bœuf a été donné au bordj en souvenir du Lieutenant-Colonel mort, dans le grand Erg, en septembre 1916, au retour d'un bombardement en avion sur le front tripolitein.

Quelques moghazni à cheval et à méhari, quelques goumiers méharistes, les autres à pied, assurant la police du désert ainsi que le courrier avec Remada et les postes du Sud, trois militaires radio-télégraphistes constituent l'effectif du poste.

Enfin, ce poste, sous les ordres d'un sous-officier méhariste, est le siège du commandement du Goum Saharien.

Comme à Remada, l'organisation du bordj a été l'objet des plus grands soins.

Dans l'oued, au pied de la colline, se trouve le puits (*Bir Kecira*) dont l'eau est excellente et remplace avantageusement le vin.

La garnison compte à son actif quelques faits d'armes, tel le combat d'El Haïra, livré victorieusement, en 1918, contre Targui et Tripolitains.



L'arrivée à Bordj Le Bœuf.

Au premier plan: le maréchal des logis chef de poste, Raoul Mailhan, dont la réception fut des plus cordiales, le brigadier Desgouges, les moghazni dans leur superbe burnous bleu. Au deuxième plan: soldats radio-télégraphistes et goumiers. — Au sommet du mirador, sous les plis ondulants du drapeau tricolore, l'asses surveille les immensités désertiques.

* * *

De la petite agglomération, sise à proximité de Bordj Le Bœuf, s'élèvent des gémissements stridents de femmes. Une des leurs vient de mourir.

En cette matinée du 10 octobre, le corps, dans un linceul, est transporté, à vive allure, au cimetière musulman, perdu dans un chaos de pierres, au pied d'une colline recouverte de sable doré.

Près de la fosse profonde, trois marabouts prononcent d'interminables prières.

Maintenant, la défunte, retirée des draperies aux vives couleurs, est couchée dans sa dernière demeure où chacun jette une poignée de terre, quelques genêts, pose une pierre.

Enfin, dans une frénétique et bruyante agitation, la fosse est rapidement comblée par l'assistance entière. Sur la tombe, où l'eau d'une guerba est répandue, tous se lavent les mains.

On se retire.

Le Désert retrouve son silence...

7° BIR DJENEIEN - BIR ZAR



Et nous nous enfonçons dans « ce pays très beau et très ardent, émouvant et mystérieux, pays de grande solitude et de liberté » du Goum saharien.

Nous voici à Bir Djenéien, situé sur la piste caravanière de Tatahouine à Ghadamès à 60 kilomètres au sud de Bordj Le Bœuf.

Dans le lit ensablé de l'oued Djenéien, deux constructions au toit en forme de dôme, deux puits dont l'eau est particulièrement limpide et savoureuse. Malheureusement depuis de longues années il n'a pas plu, et le précieux liquide diminue !

Là-haut, à gauche, le petit bordj, Bordj Mégrier, bâti en 1898. Sa couleur ocre est pareille à celle des sables environnants.

Il fut très important jusqu'en 1910; il assure, aujourd'hui, le relais des courriers entre le nord et le sud, et sa garnison est réduite à quelques goumiers.

* * *

Ce soir, 11 octobre, j'ai quitté Bordj Le Bœuf pour Bir Djenéien avec un moghazni. La nuit est venue. Trois kilomètres, à peine, me séparent de Bordj Djenéien. Ma voiture est enlisée dans les sables. Soudain, surgissant de l'obscurité, un groupe en burnous blancs

se précipite vers nous dans une rumeur de cris et de paroles. Ce sont les goumiers de Djenéien auxquels se sont joints ceux de Bir Zar. Ne me voyant pas arriver — ils étaient avertis de mon passage —, ils sont venus à ma rencontre.

Ils m'aident de toutes leurs forces — hélas, bien désordonnées — à franchir ce mauvais pas.

La lune s'est levée. Sous ses flots de clarté, miroitent les vagues d'argent, parsemées de *drinn*, que forment les innombrables petites dunes de la contrée.

Dans une agitation débordante, mes dix ou douze goumiers courent, les uns devant l'« Hironnelle » pour indiquer le chemin, les autres derrière elle pour lui prêter main forte quand le sable la retient.

Maintenant c'est l'installation au bordj. Ma petite chambre est envahie par tous les goumiers. Ceux qui ne parviennent pas à m'aider restent en spectateurs.

Pendant mon séjour, je serai leur protégé sur lequel ils veilleront avec un dévouement presque maternel. Le goumier Kélani Ben Kaled Ben Mohamed — il veut absolument que j'ajoute, à mes notes, son titre de 2^{me} classe et le N^o matricule 157 — sera mon cuisinier.

* * *

Comme ils étaient reconnaissants quand je pouvais leur donner quelques pauvres médicaments, un peu de quinine quand ils étaient fiévreux, ou les badigeonner à la teinture d'iode quand ils toussaient!...

* * *

Dans la sérénité du soir, sous la voûte scintillante où passaient des étoiles, une petite flûte en bambou (*guesbaïa*) égrenait des sons très doux. L'âme du Désert semblait s'exhaler de l'immensité....



L'entrée de Bordj Mégrier.

Le jeune goumier Amor verse l'eau d'une *guerba* dans une gargoulette.



Les goumiers et les moghazni de Bir Djenéien et de Bir Zar.

De gauche à droite, les goumiers
Amor et Belkacem Ben Messaoud et
le moghazni Ali Ben Othman Ben
Fegui, chef du poste de Bir Zar.





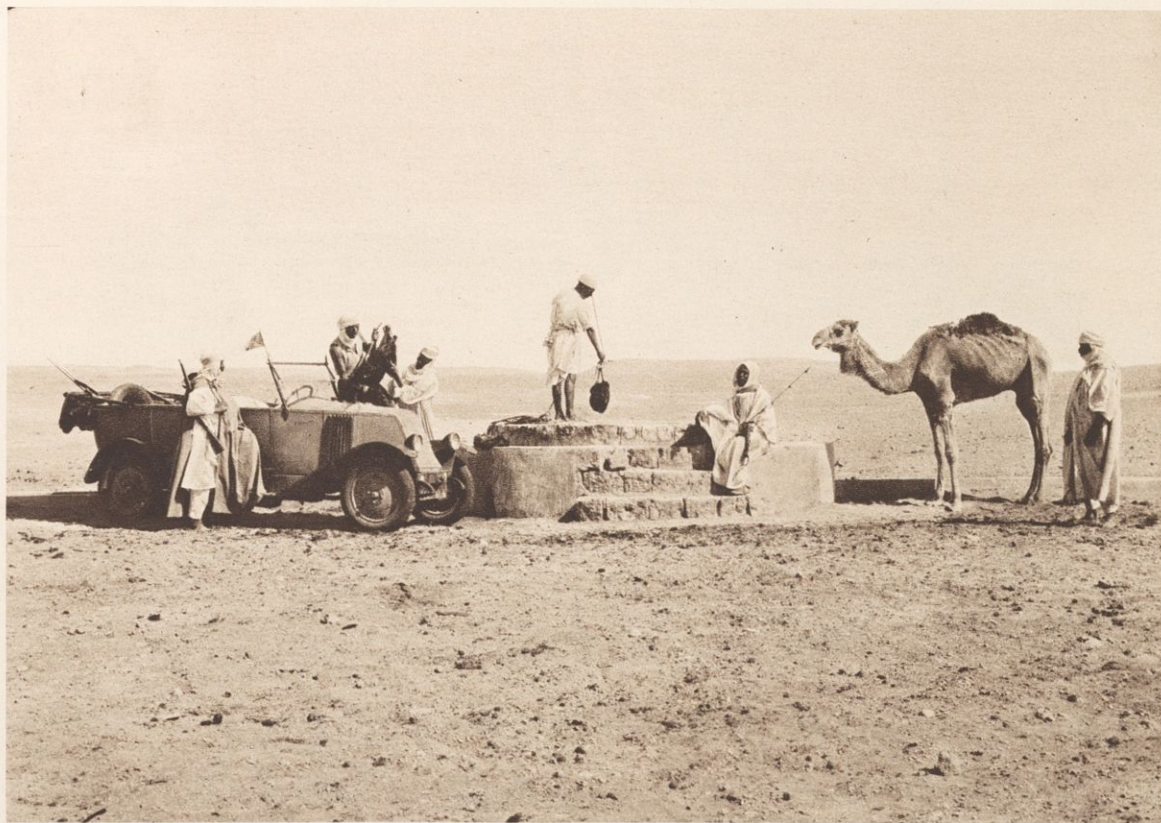
Les goumiers sont chargés de préparer le plâtre utilisé pour les constructions.

Le gypse, recueilli dans les environs, est disposé en plusieurs tas. Dans une cavité aménagée par dessous et ouverte à la base, on fait brûler du *drinn* (graminée désertique). Ainsi est réalisée la déshydratation nécessaire pour obtenir le plâtre.



La traversée de l'oued Djenéien.

Nos dévoués goumiers transportent quelques nattes qui nous seront précieuses pour achever de franchir ces passages ensablés, particulièrement difficiles pour une simple 6 C V.



Trente kilomètres environ, plus au sud, nous atteignons Bir Zar, le « Puits de la Providence », situé sur la piste, à quelques mètres de la frontière tripolitaine.

Petit poste du goudron et relais du courrier postal.

Ici, l'eau est très magnésienne. Cependant, ni les hommes, ni le chameau la méprisent. Nous en profitons pour « rafraîchir le cœur » de « l'Hirondelle » qui vient d'atteindre, après un parcours de 3.687 kilomètres, le point extrême de sa randonnée dans le sud. Mais de plus rudes épreuves l'attendent....

Le petit drapeau bleu-de-France flotte, sous le soleil, depuis deux mois et demi. Il est devenu bleu pâle, comme le ciel (*15 octobre*).

M'chiguig ou Fort Pervinquière, le petit poste de Bir Alapetite, Bir Pistor où le premier puits artésien a formé un lac peuplé de hérons, de flamants, de canards sauvages et Fort-Saint qui marque le point extrême de notre zone d'action dans le Sud Tunisien, à 190 kilomètres de Bir Zar, sont les derniers postes militaires du Goudron saharien, échelonnés le long de la frontière tripolitaine.

Fort-Saint, terminé en mai 1927, est le bordj le plus beau du Sud Tunisien. Sa construction a été réalisée à la suite de tours de force successifs. Il fallut creuser un puits artésien pour subvenir au manque d'eau, fabriquer le plâtre sur place — 200 fours fonctionnaient ensemble et, pour les alimenter, on devait aller chercher le bois à deux ou trois jours de marche. Il fallut, enfin, ravitailler une centaine d'ouvriers durant de nombreux mois.

A l'heure actuelle, Fort-Saint que dominant les antennes de la T. S. F. et où on essaie de créer une palmeraie, tend à devenir un port caravanier important et concurrence Ghadamès, située à 12 kilomètres en territoire tripolitain.

* * *

De même que nous avons établi des postes militaires à Alouet el Gouna, Ben Gardane, Sidi Toui, Mechehed Salah, Dehibat, Djenéien, pour mettre fin aux troubles provoqués par des pillards qui se réfugiaient dans une zone neutre bordant la frontière tripolitaine, de même nous créâmes, à la suite de la convention franco-ottomane de 1910, qui fixait définitivement la frontière, les postes de Bir Zar, Fort Pervinquière, Bir Alapetite, Bir Pistor et, plus tard Fort-Saint. Aujourd'hui, cette zone, jadis repaire de bandits qui avaient fait le vide autour d'eux, jouit de la paix la plus complète.

Le Gouvernement du Protectorat et les militaires du Sud se sont préoccupés de l'organiser, d'aménager des pistes, de forer des puits.

Aussi, les pasteurs nomades ont-ils retrouvé leurs pâturages, et les caravanes dont le Sud Tunisien avait toujours été le point d'aboutissement, reviennent-elles peu à peu.



Le retour à Bir Djenéien, au crépuscule.
Descente dans l'oued, parmi les vagues de sable.

* * *

Le 17 octobre, je quitte, sans doute pour toujours..., Bir Djenéien et ses goumiers!
La tempête a fait rage toute la nuit.

Soulevé par la rafale, le sable rouge enveloppe le bordj pour se répandre dans l'atmosphère, atteindre les nuages, confondre, dans la même lumière sinistre, et la terre et le ciel.

Les sept vues suivantes ont été prises au cours d'un voyage effectué, à méhari, à la fin de l'année 1928, de M'Chiguig à Fort-Saint.



M'Chiguig ou Fort Pervinière, jadis siège du Commandement du Goum. — Entre les dunes de l'oued et la falaise, les *ghorfa* où vivent les goumiers.



Bir Alapetite. — Au 1^{er} plan, le puits. Au fond, à gauche, l'abri.



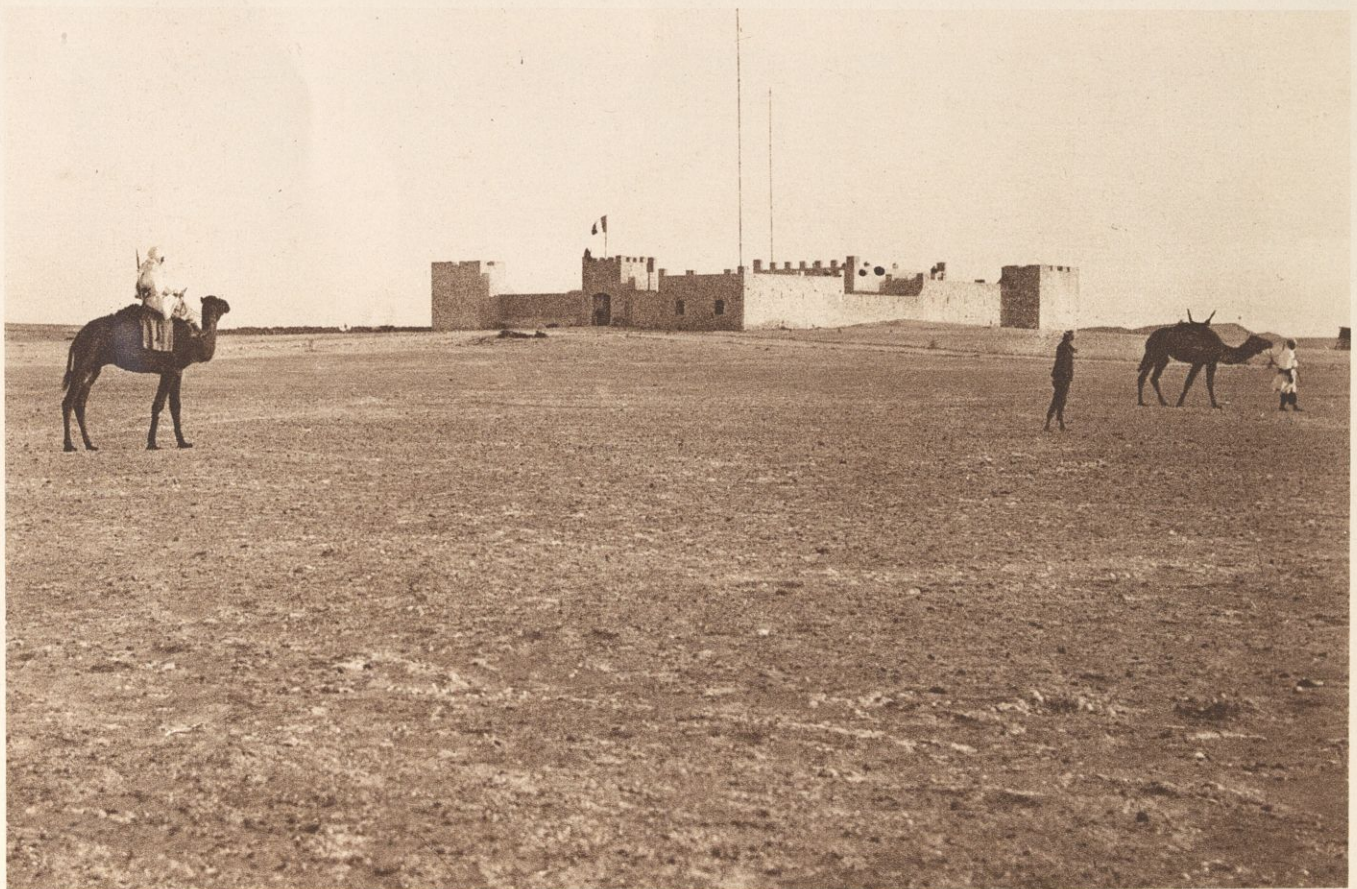
Bir Pistor. — Les dunes, le lac artésien aux eaux magnésiennes, les *ghorfa*. Au delà, le chott M'Zezem, blanc de neige dans la journée, par ses efflorescences de sulfate de magnésie, bleu comme la mer au lever du soleil et quand vient le soir.



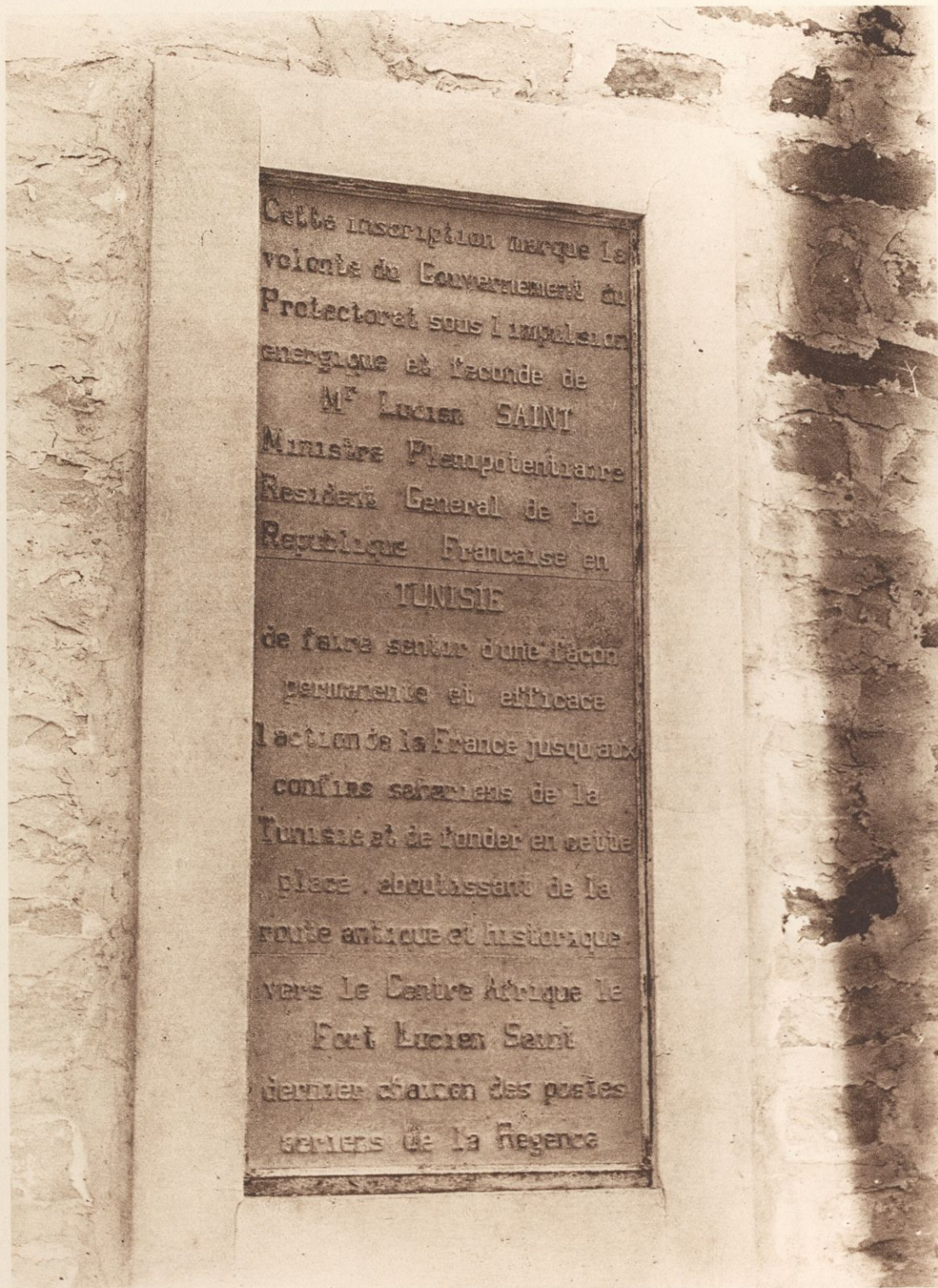
Le lac de Bir Pistor, entouré de tamaris. — Dans le lointain, les hautes dunes du Grand Erg Oriental.



Entre Bir Alapetite et Bir Pistor. — Nos méhara.



Fort-Saint, œuvre du Capitaine Lewden.



L'inscription portée par cette plaque scellée dans la muraille, à droite de l'entrée du Fort, témoigne de l'idéal français de colonisation: assurer le droit des peuples à la vie, à la liberté.

8° — LA PREMIÈRE EXPLORATION EN AUTOMOBILE
DE BIR KECIRA A DOUZ ET KEBILI.

Il est une région, entre Bordj Le Bœuf et Douz-Kébili au nord-ouest, zone de pierres, de pâturages, de sable, où jamais automobile ne passa.

Nous avons décidé de tenter cette randonnée malgré l'absence de piste pour les voitures.

Le Général Toulat, les Capitaines Cosson, Rodrigues, Chavanne m'accorderont leur précieux appui. Mais la plupart doutent sérieusement du succès.

* * *

Bordj Le Bœuf, 22 octobre.

Demain, nous partirons . . .

A la veillée, un officier du Goum nous conte les récits merveilleux du Désert et, en particulier, ce troublant épisode de la fin du rebelle, Amor El Ghoul (le monstre, l'ogre), qui passait pour invulnérable, terrorisait le Sud Tunisien, mais fut enfin tué, à la grande joie de tous et pour la paix définitive, en 1924, grâce à l'habileté des goumiers et de leurs chefs.



« In ch'Allah » . . . (23 octobre, midi 40).

Dans le lointain, « l'Hirondelle » s'éloigne. Deux méhara l'escortent. Un moghazni et trois goumiers nous accompagnent.

De Bordj Le Bœuf, les militaires nous adressent un dernier adieu!



A travers les pâturages ensablés.

La voiture, très chargée, peine dans le sable, et le *ghozir*, plante à ramifications nombreuses et très dures, des plus défavorables aux pneumatiques, abonde.

Nous avons parcouru quatorze kilomètres seulement et les difficultés ont commencé.

Nos hommes ont déjà préparé leur boisson favorite, le thé. Cette infusion très concentrée, très sucrée, reconforte vraiment.



Nous campons, cette nuit, près de l'oued Nakhla, à vingt-trois kilomètres de Bordj Le Bœuf. Sur le feu, entretenu avec des plantes désertiques, boût de l'huile agrémentée de parcelles d'oignons. Tout à l'heure, nous tremperons, dans la casserole commune, des morceaux de pain arabe (*kassra*) que mes indigènes viennent de préparer.

* * *

La flamme s'est éteinte doucement, avec les voix. On n'entend plus, dans le silence impressionnant, que le bruissement régulier des chameaux qui arrachent et broient, entre leurs puissantes mâchoires, le *rhem* et quelques plantes qui vous piquent quand on les touche.

* * *

Nous nous endormirons sous les étoiles

23 octobre



24 octobre. A proximité de l'oued Ghadamsi.

* * *

Rocaille, sable, *ghozir* nous obligent à rouler en première ou en deuxième vitesse. Nous nous enlisons souvent!

* * *

Des dromadaires apparaissent dans le lointain. Véritables « vaisseaux du désert », ils gagnent du terrain et nous rejoignent. Ils observent, avec une grande méfiance, l'engin qui vient troubler leur quiétude, et s'écartent prudemment.

* * *

A la nuit tombante, après un parcours de quarante-trois kilomètres, nous nous arrêtons pour camper.

Thé, *kassra* . . . la frugalité des Arabes est extrême.

* * *

Un jeune nomade passe. Depuis deux jours, à la recherche de son troupeau égaré dans les riches pâturages du Dahar, il marche, sans vivres, sans eau. Ses joues sont creuses. Notre rencontre est une aubaine pour lui.



25 octobre. Garaet Bou Flidja (100 km. de Bordj Le Bœuf).

A fleur du sol, de nombreux petits trous d'eau circulaires (*tmed*). A côté de chacun d'eux, un abreuvoir creusé dans la terre, construit en pierres plates, où les troupeaux viennent se désaltérer.

Trois moghazni de Douz, au visage sympathique, montés à méhari, sont arrivés à notre rencontre. — Sur le capot de la voiture, un superbe crâne de méhari, ramassé ce matin.

* * *

La journée a été rude. Enlisements, crevaisons dans les interminables étendues de *ghozir*, pannes de carburateur, franchissements d'oueds au lit chaotique, étroits passages parmi les monticules de sable solidement maintenus par le *drinn*, que « l'Hirondelle » devait élargir à l'aide de ses ailes

A 18 heures, nous atteignimes Garaet Bou Flidja. Nous avons employé tout le jour pour réaliser une étape de trente kilomètres.

* * *

Pour fêter ce premier résultat, au menu habituel, on ajoutera un lièvre tué dans l'après-midi, cuit . . . à l'eau, sans sel, mais agrémenté de force grains de sable.

Les nomades — les Arabes sont très hospitaliers — sont invités au festin que nous consommons, assis en cercle sur le sable, autour d'un grand feu bienfaisant par cette nuit froide.

* * *

26 octobre.

De tous les points de l'horizon, s'avancent, lentement, sous le soleil matinal, troupeaux de moutons et de chèvres, pareils à de larges taches blanches ou noires.

* * *

La discussion porte maintenant sur l'itinéraire à suivre.

Nullement esclaves de la carte, mes moghazni tracent, à la main, sur le sable, des croquis figurant les régions à parcourir.

Nous allons attaquer le grand Erg, au nord-ouest, essayer d'atteindre Ksar Ghilane, Bir El Hadj Brahim.

* * *

Après les adieux aux goumiers de Bordj Le Bœuf, nous roulons sur les étendues plates de Garaet Bou Flidja. Des perdrix courent devant nous. A l'approche de l'automobile, elles ne s'envolent point.



Les zones sablonneuses se compliquent. Voici le grand Erg, véritable point d'interrogation

Pour réduire les enlisements, multiplier les chances de réussite, les chameaux emportent les bagages. Nous dégonflons, en partie, les pneus pour augmenter la surface portante.

Nous n'avons que deux misérables nattes et une bâche. Placées sous les roues quand la voiture s'enfonce dans le sable et ne peut repartir, elles nous rendent, toutefois, le plus grand service.

Décrivant des contours dans les dunes, franchissant montées et descentes, « l'Hirondelle » se tire merveilleusement d'affaire.



Ksar Ghilane (*forteresse des ogres et des revenants*), à huit kilomètres environ de Garaet Bou Flidja.

Cet observatoire saharien était occupé par des méharistes romains qui surveillaient, comme nous, l'arrière-région. C'était, pour les soldats agriculteurs qui protégeaient et cultivaient, en partie, les oasis du Nefzaoua et pour la défense des montagnes et du littoral contre les tribus pillardes, un excellent point d'appui.

La légende arabe rapporte que des ogres (*ghilane*), propriétaires d'immenses troupeaux, habitaient jadis le *ksar*. Quand l'année menaçait d'être trop sèche, les *ghilane*, pour se rendre leurs dieux favorables, égorgeaient, dans la plaine, les bergers endormis.

Depuis l'occupation française, les *ghilane* ont disparu, et on ne trouve plus, dans le désert, de nomades assassinés.

Nombre de kilomètres effectués aujourd'hui: seize! . . .

* * *

27 octobre.

D'après mes hommes, les difficultés présentes sont toujours les dernières. En vérité, elles recommencent toujours.

Ils sont très dévoués. Mais, faire passer une automobile dans ces parages, est un métier bien nouveau pour eux!

Ensablés au sommet d'une importante dune, à une vingtaine de kilomètres de notre point de départ, nous décidons de camper dans l'Erg Zemilet, car la nuit tombe.

* * *

28 octobre.

Quel émouvant tableau, au soleil levant, parmi ces dunes blondes au délicat friselis, que ces hommes en burnous blancs et bleus, préparant leur thé, équipant ensuite, pour le départ, leurs méhara accroupis!



Dans l'Erg Zemilet: « l'Hirondelle » à l'épreuve.

* * *

Je vais reconnaître le chemin, trancher les dunes aux passages les plus difficiles, planter des jalons pour éviter les erreurs de mes hommes qui, courant devant moi sous le prétexte de guider la marche de la voiture, m'entraînent souvent dans de véritables impasses.

Grâce à l'effort général, l'automobile démarre sur les nattes. Et, d'un trait, les trois ou quatre cents mètres de dunes à passer, pour sortir de l'Erg Zemilet, sont franchis.

* * *

Malgré la brise, le petit drapeau ondule faiblement . . . , symbole d'une victoire remportée au prix de bien des efforts.

* * *

Par la piste chamelière assez bonne, nous atteignons le puits « Bir El Hadj Brahim » (146 km. de Bordj Le Bœuf).

* * *

Soudain, la voiture s'arrête...

Plus d'essence!

Nous ne sommes, heureusement, qu'à huit kilomètres de Douz.

Le dévoué moghazni Mansour est déjà parti pour avertir le lieutenant adjoint des « Affaires indigènes ».

* * *

Moins de trois heures plus tard, venant du nord, dans un tourbillon de poussière dorée par le soleil couchant, deux points noirs qui grandissent rapidement... deux cavaliers accourent, bride abattue: le lieutenant La Neelle et son interprète, le sergent Cadi, prévenus par le diligent Mansour, sont venus à ma rencontre.

Leur empressement est un véritable réconfort.

* * *

Les uns à cheval, les autres à méhari, nous nous dirigeons vers Douz où nous arrivons, deux heures plus tard, à la nuit noire, par des allées de palmiers, les premiers que nous voyons depuis plusieurs semaines.

* * *

Au bordj militaire, un imposant couscous nous attendait.



Douz (181 km. de Bordj Le Bœuf), sur le chemin des caravanes entre Gabès et le Souf. Pays de sable, aux confins du Sahara et de la région des oasis du Nefzaoua.

Centre de l'importante tribu des Mérazigues, grands nomades qui vivent surtout de leurs troupeaux.

Poste de maghzen, occupé par une quinzaine de moghazni.



Douz. — Les dévoués moghazni qui m'accompagnèrent de Garaet Bou Flidja à Douz.
— Au milieu, Mansour Ben Athman.



Douz. — Le Khalifa des Mérazigues,
Si Belgacem Ben Rached.

Agé de 80 ans, c'est une des plus belles figures de nomades. Très dévoué à la cause française, il a réussi, pendant la guerre, à maintenir l'ordre parmi ses administrés et à les empêcher d'entrer en dissidence.

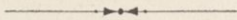
Dans une fière attitude, il porte son burnous rouge où sont attachées la croix de la Légion d'Honneur, la croix de guerre et celle de Commandeur du Nicham Iftikhar, les médailles militaire et coloniale.

* * *

Le 29 octobre, grâce au carburant apporté de Kébili, « l'Hirondelle » fait son entrée à Douz.

* * *

Le lendemain, à travers les oasis de Djemna, Rahmat, où les enfants noirs et bronzés accourent sur mon passage, à l'heure où, vers le Chott El Djerid, le soleil va disparaître sous un ciel rouge flamboyant, par une féérique avenue de palmiers et de tamaris, j'atteins Kébili où les officiers des « Affaires indigènes » m'accueillent avec une touchante cordialité.





La ville indigène et l'oasis de Kébili (25 km. au nord de Douz, 205 km. de Bordj le Bœuf). Elles sont situées sur les confins est du Chott El Djerid, à la naissance de « la Presqu'île », nom donné à cette partie des terres qui s'avance dans le Chott. L'oasis forme une verdoyante ceinture environnant Kébili.

* * *

A deux kilomètres au nord, autour du marché de Souk El Biaz, est bâtie la ville nouvelle, siège du commandement de cet immense territoire du Nefzaoua dont Kébili est la capitale, et qui s'étend jusqu'à Fort-Saint, englobant tout le Goum saharien.

* * *

« Lorsque, du Djebel Tebaga, on regarde dans la direction de l'ouest, on aperçoit une immense étendue de couleur douteuse: les plans les plus rapprochés ont des teintes fauves; les lignes fuyantes vers l'ouest sont violacées et, vers le nord, du côté des chotts, d'un beau gris argenté. De ce sol, que le soleil de midi baigne de lumière safranée, émergent une



multitude d'îlots sablonneux dont les sommets sont uniformément couronnés de bouquets d'arbres d'un vert sombre: ce sont les oasis du Nefzaoua. » *(Emile Violard)*

Mais plus au sud, au delà de Douz, c'est le Sahara proprement dit avec ses vastes pâturages du Dahar et le Grand Erg.

* * *

La confédération du Nefzaoua comprend des Berbères sédentaires occupant les importantes oasis de la Presqu'île. Là, dans une cinquantaine de pauvres villages, vivent également des noirs et des mulâtres. Ces derniers proviennent d'un croisement entre la race berbère et la race noire.

Les Nefzaoua comprennent en outre: les habitants des petites oasis, qui vont faire paître leurs troupeaux au désert; les Ouled-Yacoub, semi-nomades; les Adara; les Gherib; enfin, l'importante tribu des Mérazigues, grands nomades pasteurs du Sahara, logeant sous la tente, se rapprochant des villes pour la récolte des dattes.

* * *

De ces contrées fertiles, les Romains, de l'an 130 de notre ère jusqu'en l'an 400, avaient fait « Le jardin du Djerid ». Des vestiges de leurs importants travaux hydrauliques attestent partout la prospérité du pays en ce temps-là.

Avant l'arrivée des Français, l'anarchie régnait au Nefzaoua, les villages déserts étaient en ruines, les oasis et les sources ensablées; quelques nègres seuls végétaient dans cette région désolée, réceptacle de toutes les fièvres!

Nous avons apporté la Paix.

Sédentaires et nomades sont revenus.

Depuis, nous avons arrêté, en partie, les dunes, désensablé les sources, foré, pour subvenir à la rareté des pluies, une vingtaine de puits artésiens d'où jaillit une eau cristalline, agréable, à peine magnésienne. Nous avons réparti, avec un grand souci de justice, les terrains de labour où les indigènes sement l'orge et le blé. Nous avons encouragé, par nos



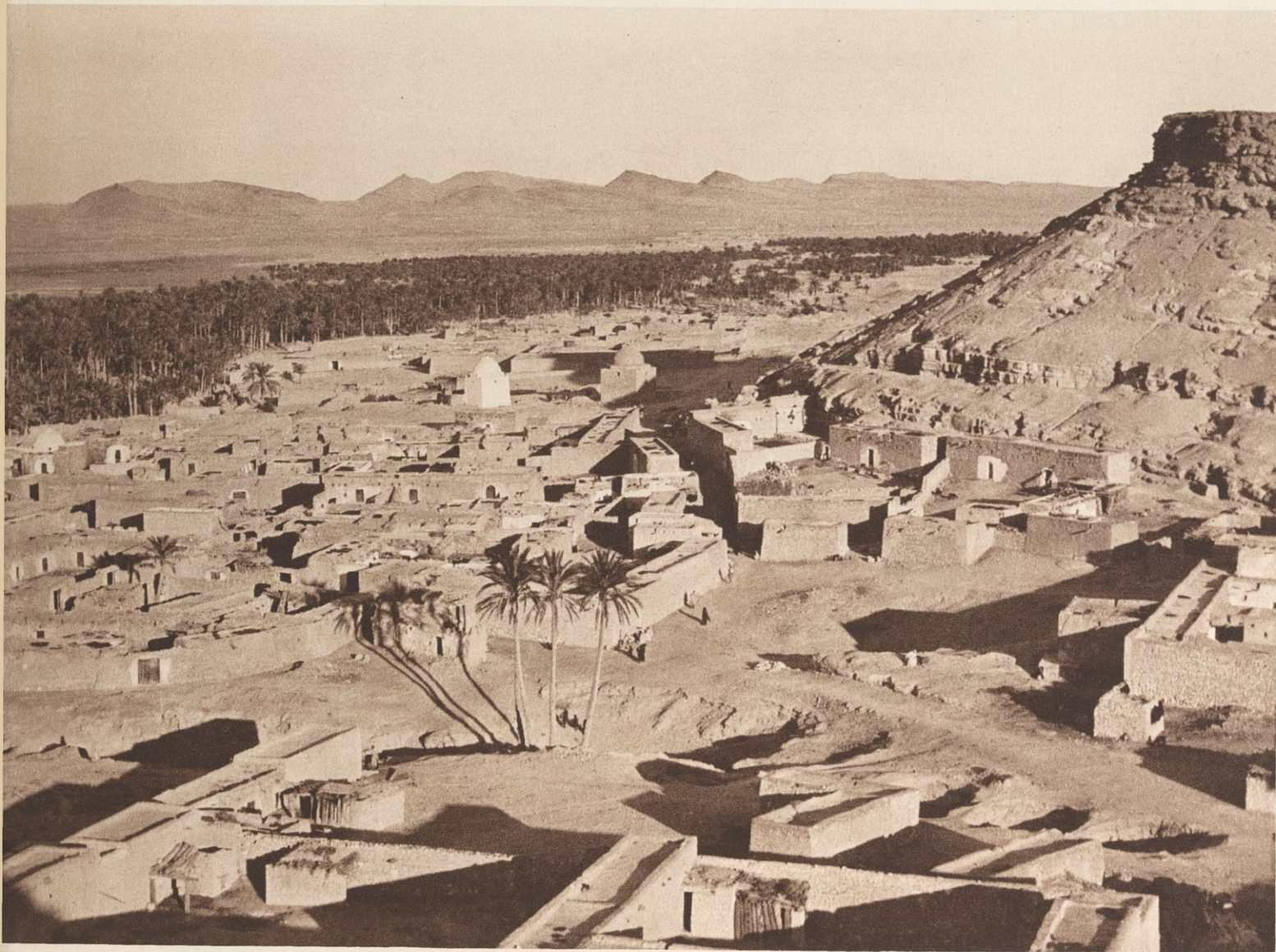
Mennchia, un des nombreux villages de « la Presqu'île », et son oasis (14 km. au nord-ouest de Kebili).

conseils et la création d'un jardin d'essai, les diverses cultures: du palmier, de l'olivier, etc. (350 hectares ont été plantés depuis 10 ans). Aussi peut-on voir, à côté de la ville nouvelle et du marché de Souk El Biaz, œuvres des « Affaires indigènes », une nouvelle palmeraie. Nous nous sommes, enfin, préoccupés de l'hygiène et de la salubrité et, aujourd'hui, le pays s'ouvre à la colonisation.

* * *

A mentionner la création, à Kébili, sous l'initiative du colonel Miquel, d'un « Camel-Book », en vue de l'élevage du méhari. Par le croisement des méhara de la race pure targui avec ceux de la race sélectionnée du Sud, on obtient des produits qui ont la résistance des uns, la légèreté et la vitesse des autres.

Les résultats obtenus sont des plus intéressants.



A l'horizon, vers le nord, se profilent les crêtes du Djebel Tebaga.

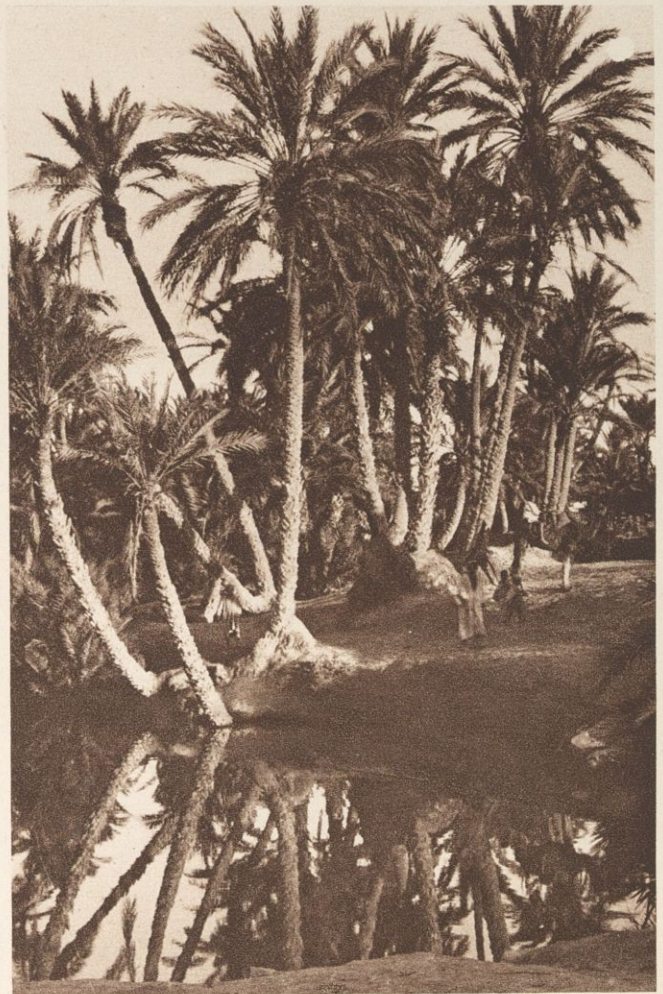


Les dattes « deglat ennou » ou doigt de lumière, ainsi appelées à cause de leur translucidité, sont des plus savoureuses. Les officiers des « Affaires indigènes » s'efforcent de développer, dans la région, la culture de cette variété très supérieure.

Aux sources de Mansourah (5 km. à l'ouest de Kébili).

Le sous-sol du Nefzaoua — c'est là un trésor du pays — possède une nappe artésienne remarquable dont les eaux jaillissent en sources nombreuses autour desquelles des oasis se sont créées.

Captées, ces sources forment des lacs d'où partent des séguias, canaux étroits destinés à l'irrigation.





Ces petits lacs, aux ondes bleues et vertes où évoluent des poissons aux vives couleurs, sont le miroir des palmiers et des burnous.



Par des forages artésiens, les « Affaires indigènes » ont su utiliser la précieuse nappe et transformer les sables en beaux jardins.

Sur la photographie, on peut voir le puits artésien de Telmine. Son débit atteint presque quatre mille litres à la minute.



Puits artésien aux environs de Djemna. Une construction cylindrique, destinée à capter l'eau jaillissante dont on aperçoit le panache à travers la brèche supérieure, entoure ce puits. Le liquide est déversé, par un tuyau horizontal à fort diamètre, dans des bassins de distribution.

Ce puits, foré par une société française dont nous parlons plus loin, fournit près de cinq mille litres à la minute.

La magnifique gerbe du précieux liquide qui récompensa, en mai 1927, ce grand effort, fut accueillie, parmi les travailleurs indigènes, par des cris d'allégresse et d'enthousiasme! Des moutons, offerts par la Société, furent immolés sur son emplacement.

Quelques jours plus tard, des fleurs sauvages s'épanouirent de toutes parts, témoins de la fertilité de ces terres d'alluvion.

Forage d'un puits artésien.

La machine (cylone) actionne, par l'intermédiaire d'un volant, un balancier maintenu à quelques mètres au-dessus du puits. A l'extrémité libre du balancier, un câble est fixé auquel est suspendu, verticalement, un long cylindre métallique pesant 900 kilogrammes. A la partie inférieure de ce cylindre, est vissé un trépan.

Le balancier oscille, soulevant et laissant retomber, alternativement, cet engin qui broie la terre et la roche.

Pour enlever les débris d'écorce terrestre pulvérisée, on remplace le trépan par un tube appelé cuillère.

A mesure que le trou gagne en profondeur, on enfonce un cylindre métallique creux destiné à protéger ses parois quand l'eau jaillira.



Une *fogghara* aux environs de Mennchia.

Sur les pentes de la chaîne méridionale du Tebaga, les indigènes ont creusé de profondes excavations pour mettre à jour des sources d'origine artésienne, sources qui n'ont pu jaillir par insuffisance de la pression ascendante de l'eau.

De ces excavations, partent de profondes séguias, tantôt à jour, tantôt souterraines, atteignant des centaines de mètres de longueur. Ce sont les *fogghara*. Elles conduisent les eaux jusqu'à la surface du sol et permettent d'irriguer quelques oasis.



Colonisation française.

A proximité de Djemna, une concession de 650 hectares a été cédée, depuis quelques mois, à la Société Commerciale et Agricole du Sud Tunisien.

Deux puits artésiens — nous avons vu le principal — l'irriguent déjà, et on peut y admirer une importante plantation de jeunes palmiers *degla*.

Au premier plan de notre photographie, des indigènes, au moyen d'une sorte de pelle-bêche à manche très court (*messah*), retournent la terre où l'orge et le blé sont déjà répandus.

En échange de leur travail, ils recevront la moitié de la récolte.

De vastes étendues sont actuellement préparées pour la culture.

Cette œuvre, bien dirigée, est appelée à un brillant avenir. Elle sera, non seulement une source de bien-être pour les indigènes travaillant sur la concession, mais aussi une belle démonstration de ce que peut donner la culture raisonnée. Le retentissement peut être grand dans le domaine économique.

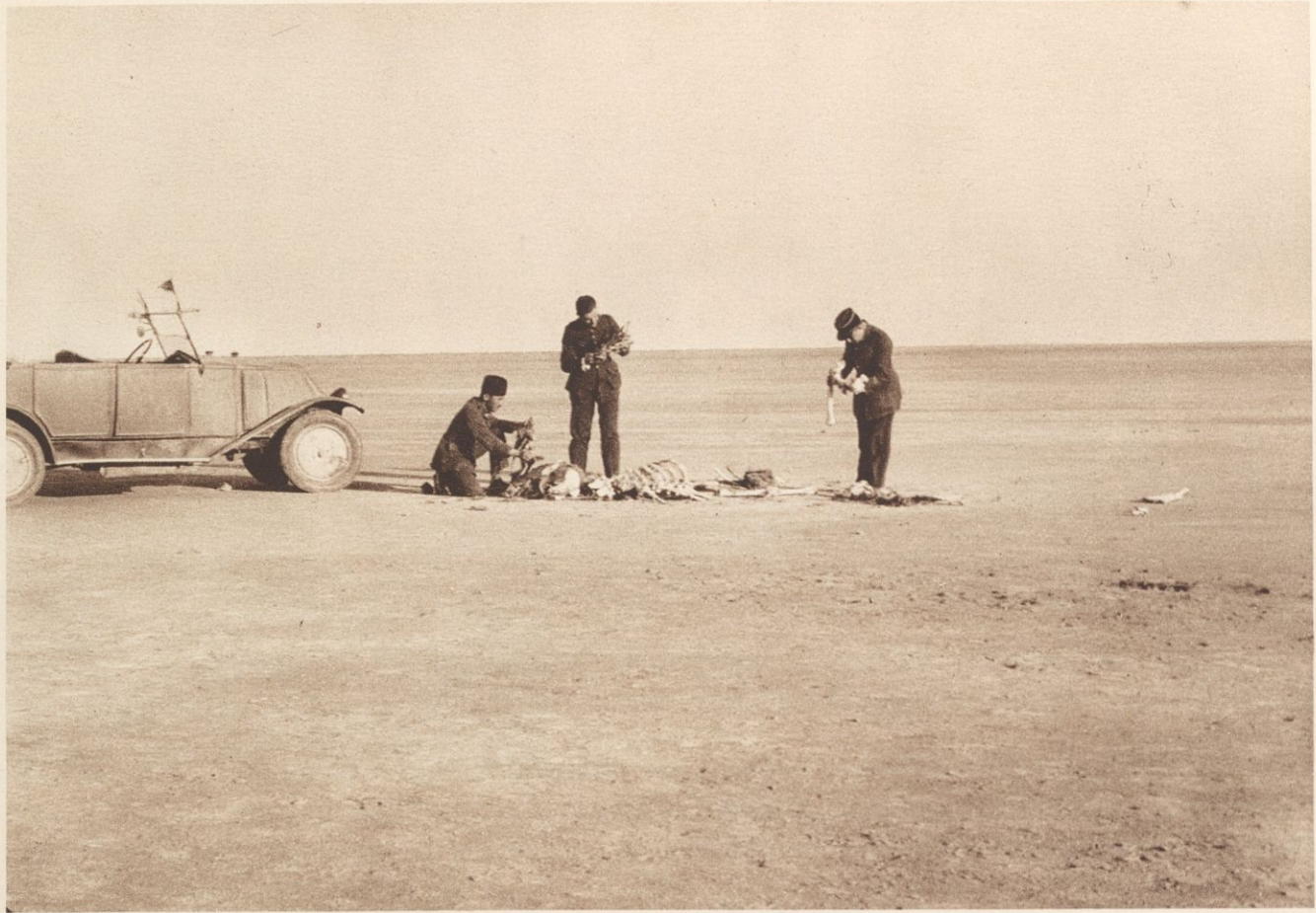
Aussi, les « Affaires indigènes » accordent-elles leur précieux appui à cet effort.

La distribution des prêts de semence. Le lieutenant La Neelle pèse l'orge et le blé envoyés par les soins du Protectorat, pour permettre aux indigènes, après les récoltes déficitaires, d'ensemencer tout de même leurs champs. Il répartit ensuite le grain suivant l'importance des terres de chacun.

Lorsque l'année est favorable, c'est-à-dire une fois sur trois ou quatre, ce grain doit être remboursé.



Parfois, surtout quand surviennent les pluies de sauterelles, les récoltes sont détruites. Jadis, c'était la famine. Aujourd'hui, la France est là et, grâce aux dons de céréales, la population ne subira pas le terrible fléau.



Dans l'après-midi du 27 novembre, en compagnie du docteur, du lieutenant et du sergent interprète, nous traversons le Chott Fedjedj pour aller assister aux semailles.

Des caravanes passent..... Et voici, dans cette immensité, le squelette d'un de ceux qui meurent à la tâche après avoir philosophiquement porté, durant toute leur vie, de trop lourds fardeaux, le squelette d'un dromadaire.....



Aux terrains de labour du Chareb
(*nord de Kébili*).

La terre a été répartie, par les officiers, entre diverses familles. Sans préparation, elle a été emblavée à la suite de pluies accueillies avec joie. De tous côtés, maintenant, les indigènes, au moyen de petites charrues que traînent les dromadaires, labourent la couche superficielle du sol. Ce travail est suffisant, car ces plaines d'alluvions sont très fertiles



Un bâtiment du dispensaire de Kébili et un groupe d'indigènes attendant l'heure de la consultation.

Au centre, le docteur Bousquet; à sa droite, Madame Devaux; à sa gauche, l'infirmière Zohra.

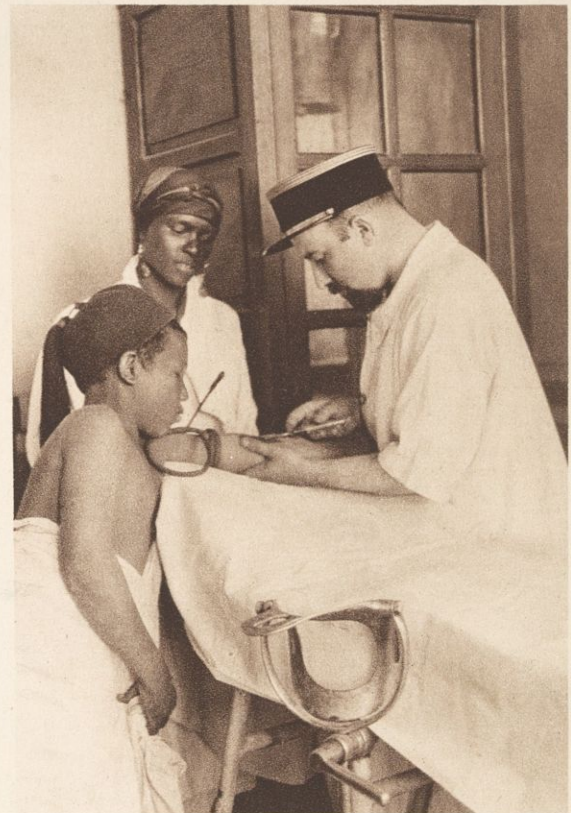
* * *

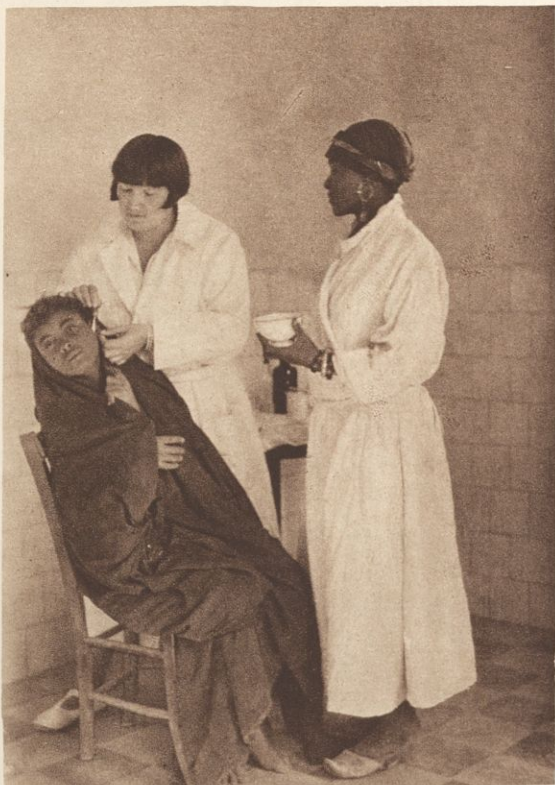
Jadis, les indigènes fuyaient le médecin et avaient recours uniquement au Marabout. Aujourd'hui le « toubib » a gagné la confiance; notre photographie en est un témoignage probant.

A Kébili, par exemple, une centaine de malades, hommes, femmes, enfants, viennent, chaque jour, souvent de fort loin, demander au praticien le soulagement de leurs maux. Lui prodigue ses soins et ses conseils avec dévouement. Sur le visage de ceux qui ont recouvré la santé, on peut lire la reconnaissance. Et c'est là, me dit le Docteur, la plus grande satisfaction que l'on puisse éprouver. D'ailleurs, ce bambin qui, devant nous, au village de Basma, vient gentiment lui tendre la main au cours d'une tournée médicale, n'exprime-t-il pas, par son geste, le sentiment de ses aînés?

Le docteur Bousquet pratiquant une injection intra-veineuse.

Au milieu, l'infirmière indigène Zohra qui est, en même temps, une interprète précieuse.





Une œuvre sociale, créée en 1924 dans la Régence, est la « Goutte de Lait ».

Cette œuvre privée a pour but principal la lutte contre la mortalité infantile. Favoriser l'allaitement maternel, distribuer des biberons tout préparés, des layettes, assurer les soins médicaux, surveiller les nourrissons, enseigner aux mères les principes d'hygiène, telle est la ligne de conduite adoptée par les dévoués artisans de la « Goutte de Lait » pour obtenir les résultats désirés.

Trois sections ont été autorisées : une à Médenine, une à Zarzis, l'autre à Kébili. Elles fonctionnent sous la direction technique du médecin-major.

Les enfants de la crèche, devenus grands, y reçoivent encore des soins, le cas échéant. C'est ainsi que nous pouvons voir Madame Devaux, présidente de la section de Kébili, traitant une jeune fille indigène.

* * *

Des résultats appréciables ont déjà été atteints grâce au dévouement, à la patience, à la douceur.

Les mères, reconnaissantes, ont compris l'utilité de l'œuvre. Elles reviennent pleines de confiance. Témoin le fait suivant.

Par ses soins assidus, Madame Devaux avait sauvé et rendu relativement vigoureuse une fillette. La mère émerveillée vient, un jour, vers la bienfaitrice de son enfant et lui dit : « Puisque tu l'as rendue si belle, je voudrais que tu lui fasses toi-même des tatouages afin de la rendre encore plus belle ».

Durant mon long séjour à Kébili, ce beau pays des palmes, je vécus dans une atmosphère d'amitié qui devait assombrir l'heure de la séparation.

Et pourtant, le premier décembre, il fallut se séparer!



A travers les immensités aux efflorescences salines du Chott El Djerid, nous nous éloignons de Kébili. Des îles verdoyantes se reflètent dans les eaux bleutées, des roches gigantesques, des voiles de navires sont suspendues dans l'atmosphère, effets de merveilleux mirages.

Maintenant au nord et au nord-est, sous un ciel bleu et rose infiniment tendres, les monts du Tebaga s'estompent vers des lointains mauves. Devant nous, au couchant, dans un embrasement rouge-orangé, le soleil sombre, et les nappes liquides deviennent des miroirs de sang.

Le crépuscule nous enveloppe.

Le rêve est fini!

« L'Hirondelle » glisse sans bruit et, quittant les Territoires militaires du Sud Tunisien, s'enfonce dans la nuit froide . . .

CONCLUSIONS.

Nous avons essayé dans ce travail de mettre en relief l'œuvre du Protectorat Tunisien dans l'Extrême-Sud de la Régence. Hélas, nous avons dû réduire notre étude au minimum!

Les officiers des « Affaires indigènes », secondés par quelques troupes de vaillants soldats, par des cavaliers du maghzen, des goumiers, ont assuré la sécurité absolue de l'ancien « Pays de la peur », dangereux foyer d'insurrection. Ils ont ainsi rétabli les relations entre l'Afrique du Nord, le Soudan et les régions plus lointaines.

Avec le concours précieux des chefs indigènes, ils ont organisé, à peu de frais, la mise en valeur de cette terre qui contient de nombreux éléments de richesse. Et ceux qui connurent ces régions autrefois, sont frappés d'admiration en les parcourant aujourd'hui.

Avant même l'arrivée du médecin, maintenant, avec lui et ses dévouées collaboratrices de la « Goutte de lait », ils soignent et soulagent ces populations déshéritées. Des préceptes d'hygiène élémentaire sont, en outre, enseignés aux jeunes dans les écoles primaires. Aussi, depuis 1889, la population est-elle en voie d'accroissement.

Tels sont les résultats obtenus par ces modestes, à l'initiative remarquable qui, « non en maîtres sabreurs, mais en amis et conseillers », selon l'expression de M. Emile Violard, travaillant avec passion à cette œuvre de protection et de reconstitution, ont su faire aimer notre pays.

* * *

Dans « Le Roman du Sahara », Rober-Raynaud nous dit, parlant de ces hommes d'élite : « On peut, suivant son milieu, ses tendances et son métier, être ou ne pas être militariste, mais quels que soient ses sentiments à cet égard, comment, quand on a approché et connu nos sahariens, ne pas être frappé de ces qualités d'intelligence, de ce sens des responsabilités, de l'esprit de sacrifice et souvent d'apostolat national, qui font de ces hommes de grands français » ?

* * *

Il est nécessaire, de l'avis même des chefs indigènes avec lesquels nous nous entretenons, que le soldat demeure là-bas : sa tâche n'est pas terminée.

Mais ne reléguons pas dans l'oubli ceux qui poursuivent, assidûment et seuls, l'œuvre de la France.

SIXIÈME PARTIE

LE RETOUR VERS L'ALGÉRIE

Le 2 décembre, à Tozeur, Nefta, en territoire civil, nous retrouvons tous les charmes, hélas trop connus, de la civilisation.

La nostalgie du sauvage Désert se fait plus vivement sentir: désormais le voyageur ne cessera d'entendre son impérieux appel



Nous voici à Tamerza, au nord-ouest de Tozeur. Une pittoresque oasis de montagne s'étend auprès d'un oued. — A proximité de la palmeraie, des nomades, venus pour la récolte des dattes, ont installé leurs tentes.



Tamerza : le village et l'oasis.

* * *

Nous gagnons la frontière algérienne; un peu plus loin, Négrine.

Mais notre chemin est hérissé de difficultés: les dernières pluies ont emporté les pistes en maints endroits, raviné le lit des nombreux oueds.

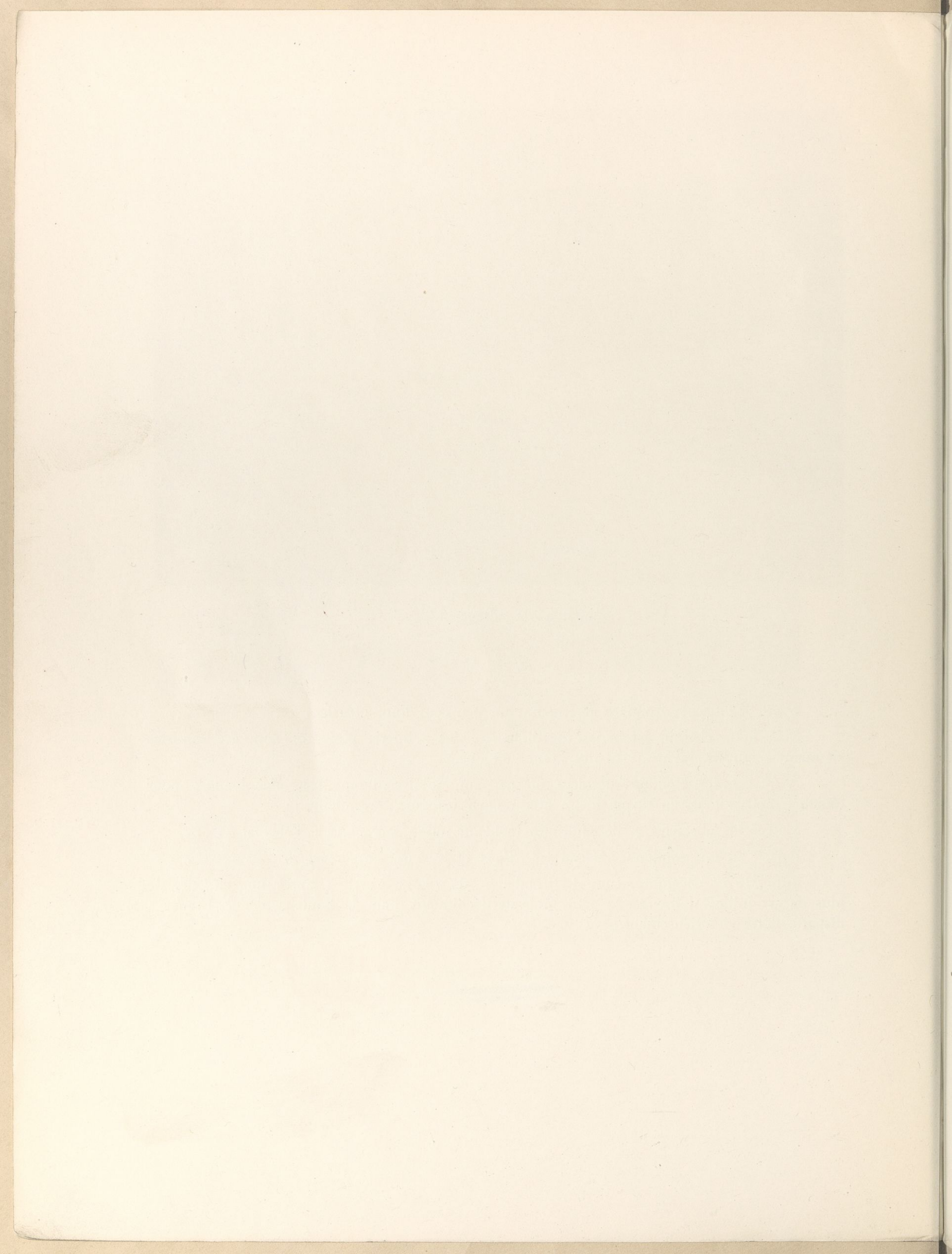
A travers des étendues désolées où des automobiles durent être abandonnées pour toujours, nous allons, au risque d'être bloqués par les eaux torrentielles.

Malgré les obstacles et de multiples incidents, nous parvenons à Tébessa.

Puis, c'est une randonnée parmi les neiges et les cimes argentées de l'Aurès.

Enfin, le 17 décembre, sur «l'Hirondelle» de retour à Alger après un parcours de plus de six mille kilomètres, le petit drapeau déchiqueté, dont la couleur bleu-de-France a disparu, flotte victorieusement.





ACHEVÉ D'IMPRIMER
:: LE 30 JANVIER 1930 ::
SUR LES PRESSES DE
BRAUN & C^{ie}, IMPRIMEURS
MULHOUSE - DORNACH

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

